

HAMID  
Masinissa  
216\*\*\*\*

## **Mémoire**

*La mobilité étudiante ; parcours et difficultés d'un étudiant de Paris 8 à Québec et à Séville.*

## **Introduction.**

### **I° Deux contextes totalement différents.**

A°) Arriver à Québec.

B°) Arriver à Séville.

### **II° La question de l'intégration étudiante à Québec et à Séville.**

A°) Le cas Québécois.

1°) L'intégration même.

2°) Le rôle des québécois.

B°) Le cas Sévillan.

1°) L'intégration même.

2°) Le rôle des sévillans.

### **III° Deux mobilités en une année, est-ce un bon choix ?**

A°) Difficile de garder ses repères.

B°) Remarques sur Paris VIII.

## **Conclusion.**

## **Annexe.**

## **Bibliographie.**

## **Introduction.**

Comment parler de manière objective d'un fait, d'un voyage et d'une expérience qui sont tout à fait subjectifs ? Là va être une des plus grandes difficultés de ce mémoire. En effet je vais tenter d'expliquer et de relater ce qu'a été mon échange universitaire à Québec et à Séville pour l'année scolaire 2007/2008. Il ne sera pas facile du tout de devoir se poser en tant qu'observateur, de prendre de la distance par rapport à tout ce qui s'est passé, de mettre de côté les sentiments et ce que cette expérience m'a fait ressentir. Je vais devoir penser chaque situation vécue, chaque rapport à l'autre avec un regard sociologique, analyser chaque fait pour l'expliquer ; perdant ainsi la magie de certains moments. Néanmoins il est vrai que cela nous permet de nous rendre compte de certaines choses que nous n'avions pas vues puisque nous vivions simplement le moment.

Notre démarche sera donc d'exposer ces deux échanges et d'en raconter les divers aspects, pour ensuite les analyser et les mettre en relation. Les points développés ici seront la comparaison des deux arrivées, la nouvelle situation d'immigré et d'étranger dans un pays (l'intégration) ainsi que la réflexion, à savoir s'il s'agissait ou non d'un bon choix que de faire deux mobilités en une année.

Commençons par expliquer ce qui m'a poussé à faire ces deux mobilités.

Avant les vacances de Noël de l'année scolaire 2006/2007 je n'avais pas encore l'intention de faire une demande Crepuq et Erasmus. Je me rappelle avoir retiré les dossiers de candidature à la rentrée de ces vacances de Noël, peut-être même en fin janvier alors qu'ils étaient à rendre pour le 26 ou le 27 février. C'est en écoutant les professeurs nous répéter que si nous avons l'opportunité d'aller étudier à l'étranger il ne faut pas la rater, c'est en discutant avec Alessandro (un étudiant italien de Paris8 qui est allé en échange à Barcelone) que j'ai eu l'envie soudaine de faire ces demandes.

Pourquoi deux demandes alors ? Pourquoi ne pas passer une année entière dans un seul pays ?

Lorsque j'ai fait les demandes, je ne m'attendais pas à être pris, ni même pour un seul échange. N'étant ni excellent, ni mauvais étudiant, je ne pensais pas réellement avoir mes chances, mais il ne m'en coûtait que quelques timbres et photos. Alors pourquoi pas ? J'ai donc rempli les dossiers, sans vraiment faire attention aux universités que je choisissais, sans vraiment regarder la liste des cours proposés parce que je ne croyais pas réellement être pris. Être accepté pour un échange était pour moi déjà trop, alors deux, cela relevait de

l'impossible. Voilà pourquoi j'ai fait ces deux demandes, pour avoir deux fois plus de chances d'être accepté. Si j'étais refusé dans l'un, je serai peut être reçu dans l'autre.

De plus je pensais que passer un an à l'étranger serait trop, trop pesant et trop difficile pour moi. J'ai donc fait deux demandes d'un semestre chacun car je pensais au mieux n'être pris que pour une des deux, et donc passer un seul semestre à l'étranger. J'avais effectivement la possibilité d'annuler et de refuser lorsque les réponses positives sont arrivées, mais j'ai réfléchi et me suis dit que cette chance ne se reproduira certainement jamais.

C'est ainsi que j'ai réussi à faire deux mobilités cette année, une à Québec pour le premier semestre et une à Séville pour le second. C'est un peu le jeu du hasard et une chance énorme si je me suis retrouvé à étudier cette année dans deux pays différents.

Ce mémoire sera le résumé de ce que j'ai vécu tout au long de cette année à l'étranger, l'analyse et la mise en perspective de deux aventures plus qu'extraordinaires. Même si nous le répétons, le principal défi sera de mettre de côté l'aspect subjectif dans les analyses sociologiques. En ce qui concerne la description il paraît tout de même important de conserver une partie subjective pour rendre compte de ce que nous avons vécu.

### **I°) Deux contextes totalement différents.**

Arriver à Québec n'est pas du tout la même chose qu'arriver à Séville et nous tenterons de le démontrer ici. Pour cela, nous nous attacherons surtout aux formalités administratives ; inscription aux cours, démarches à faire, logement, etc. Une première partie sera la description de l'arrivée à Québec et l'autre celle à Séville ainsi que la comparaison des deux. Nous laissons la partie rencontres, intégration et socialisation pour la section suivante.

#### **A°) Arriver à Québec.**

Arriver à Québec passe déjà par l'immigration. Vous devez dès votre arrivée prouver que vous êtes en règle ; justifier votre venue, faire la preuve que vous pouvez subvenir à vos besoins, etc. La première étape est très formelle et vous comprenez tout de suite que tout y est très bien organisé, que la bureaucratie est poussée assez loin, comme en attestent les nombreuses questions et les nombreux documents à fournir. Cette bureaucratie, qui facilitait grandement les inscriptions et toutes les démarches, elle s'est retrouvée tout au long de ces quatre mois. Lorsque vous arrivez à la résidence universitaire, on vous remet la clef de votre

chambre, un formulaire à remplir et un livret explicatif. On répond aussi à toutes vos questions pour faciliter et aider à l'arrivée. De même, tout est informatisé et répertorié. Cela paraît tout à fait normal de nos jours pour un pays développé, mais il s'agissait plus d'un enchaînement de circonstances et de situations qui faisaient sentir que l'organisation était très présente. Nous y retrouvions tous les points d'une bureaucratie parfaite<sup>1</sup>. J'ai été aussi très surpris par le nombre de papiers à remplir, à envoyer et à faire signer pour la prolongation du séjour si l'on voulait rester l'année entière. Comme un contrôle de l'individu où tous les renseignements sont demandés, où rien n'est laissé au hasard. Par « contrôle » nous entendons vérification de l'identité, demandes précises, etc. et non un contrôle au sens autoritaire et despotique.

Il est clair qu'arriver dans de telles conditions, dans un pays étranger, aide énormément à trouver ses repères et à s'y retrouver. C'est d'ailleurs cette organisation qui nous a le plus frappé sur place, qui nous a fait sentir que nous n'étions pas en France. Tout ce que nous voyions était en opposition totale avec les critiques faites à la bureaucratie française, à savoir son administration parfois trop lente et qui ne répond pas toujours aux attentes. À Québec la différence est flagrante, l'encadrement et l'aide y sont presque parfaits. Tout y est fait pour que, justement, on ne se sente pas perdu.

Tout cela passe notamment par le choix des cours et les démarches à suivre. Elles sont extrêmement simples puisqu'il vous suffit de passer au bureau des relations internationales vous inscrire. Là on vous donne une date ainsi qu'une heure de rendez-vous - le jour même - pour vous expliquer le fonctionnement de l'université et vous remettre un petit livret explicatif. J'ai été surpris de voir une telle efficacité lors de la réunion d'accueil ; le jeune homme qui répondait à nos questions était renseigné sur tout et avait réponse à presque tout ; lorsqu'il ne savait pas, il nous renvoyait tout de même vers certains organismes précis. Suite à cette réunion de trente, voire quarante-cinq minutes (qui réunissait les étudiants ainsi qu'un représentant de l'université), il faut vous rendre au bureau de votre département où vous êtes reçu par la responsable du département. On vous propose d'ailleurs de rencontrer un coordinateur si vous avez besoin d'aide pour les équivalences et pour les choix de cours. Dans mon cas je n'en ai pas eu besoin, mais l'on sentait bien que l'aide était réelle, palpable et que l'on ne vous lâchait pas dans un nouvel univers sans plus de précisions. Une fois les cours

---

<sup>1</sup> <http://thecanadianencyclopedia.com/index.cfm?PgNm=TCE&Params=f1ARTf0001104>

choisis, vous donnez la liste à cette responsable qui rentre les données dans l'ordinateur et vous fait signer une feuille avec la liste de vos cours.

Pour ce qui est de la partie administrative présente à Québec, tout est parfaitement organisé et régulé. J'avais déjà entendu que l'Amérique du nord était assez réputée dans ce domaine, mais pas à ce point là. Nous ne disons pas que le fonctionnement y est robotisé et que les individus sont aliénés, mais simplement que l'organisation y paraît parfaite. De ce fait, j'ai pu observer une nette différence entre le modèle québécois que l'on qualifierait plus de bureaucratique, et le modèle français que l'on qualifierait davantage de paperasserie, dont la lenteur et l'incompétence sont souvent remis en cause. De plus, chacun semble qualifié à son poste, chacun connaît très bien son rôle et les attentes posées par son poste ; attentes auxquelles il répondra sans problème. Des postiers l'on attendra qu'ils récupèrent le courrier et le postent, du président de la République l'on attendra qu'il défende la France sur le plan international, qu'ils trouvent des solutions, et du personnel administratif, l'on attendra qu'il puisse répondre aux questions et nous guider le cas échéant. - (cf. II<sup>o</sup>), A<sup>o</sup>), 1<sup>o</sup>), page 24) -

Cette situation nous a fait réfléchir. Les critiques faites à la bureaucratie, avec ce que l'on a observé à Québec, sont-elles justifiées ? La bureaucratie québécoise ralentissait-elle les opérations, alourdissait-elle les procédures ? Ce que nous avons vécu lors de notre arrivée nous ferait dire le contraire. L'organisation trouvée en arrivant a été d'une aide immense et nous a permis de vite trouver nos repères. De plus, cette bureaucratie était-elle improductive ? Avoir réalisé son inscription en quelques minutes, avoir réponse à toutes les questions et se sentir très bien dirigé répond sans doute bien la question. Ces critiques de lenteur et d'incompétence ne nous sont donc pas apparues comme justifiées et allant de soi. Néanmoins, l'inflexibilité se faisait grandement ressentir. On sentait qu'il était impossible de faire une exception, que tous les cas devaient se ressembler, voire être identiques. Là a donc été le petit bémol dans cette organisation, qui s'ajoute à un fonctionnement toujours payant qui ne prend pas toujours en compte la situation étudiante (que l'on soit québécois ou étranger).

- Cette simplicité de fonctionnement s'est aussi ressentie lors de la recherche du logement. Il m'a simplement fallu faire la demande sur Internet à partir de chez moi à Paris. Un simple formulaire à imprimer, remplir et renvoyer suffit. Le prix plus que raisonnable (183 euros par mois) a été une des motivations dans mon choix de vie en résidence. Il était ainsi bien plus facile sur place au début de pouvoir dégager du temps libre, rencontrer des gens et se familiariser avec les lieux puisque je n'avais que les inscriptions à faire - sans aucunes

difficultés. Une arrivée dans ces conditions facilite grandement les choses et permet une bien plus grande adaptation dans ce nouveau lieu. -

Malgré tous ces points positifs il y a tout de même une chose qui est critiquable et notable lorsque nous arrivons, c'est que tout se paye. Il m'est arrivé d'en discuter avec mes amis sur place, et, étant étudiants et venant de l'étranger, on avait parfois l'impression que la condition étudiante n'était pas vraiment prise en compte puisque tout nous était facturé. Par exemple, je me rappelle qu'il fallait payer un supplément de dix dollars pour avoir Internet le jour même où l'on remplissait le formulaire ; dans le cas contraire, il fallait attendre quelques jours. De même, certains services nous apparaissaient un peu abusifs : par exemple si l'on perdait le cadenas de son casier de cuisine, on se voyait facturé vingt-cinq dollars. Les photocopies de cours se payaient et il fallait aller sur Internet prendre le document et l'imprimer ou se rendre au centre d'impression et l'acheter sur place. Il a été assez étrange de passer d'une université où tout était gratuit (Paris VIII), notamment les photocopies, à un système plus « capitaliste ». Néanmoins, il est vrai que les frais se font ressentir dans l'équipement de l'université (que ce soit la taille des bâtiments, leur entretien, les parcs informatiques, l'équipement de chaque salle, etc.), dans sa structure et dans son fonctionnement. Il ne serait certainement pas possible d'avoir autant d'étudiants (plus de 27 000 contre environ 24 000 à Paris VIII), de pouvoir tout financer et d'avoir un si haut degré de recherche et de matériel. Il est aussi important de préciser que, dans mon cas, je n'ai pas eu énormément d'ouvrages à acheter - simplement un recueil de textes et un livre. Par contre, il est fréquent ; dans certaines filières comme les mathématiques, de dépenser plusieurs centaines de dollars pour les livres d'un semestre. Arriver à Québec, à l'université Laval, c'est donc voir son budget augmenter, devoir gérer les choses autrement et repenser sa manière de dépenser. Il est donc certain que, là aussi, c'était une rupture totale avec ma vie étudiante à Paris VIII.

Les problèmes sont-ils donc les mêmes dans ce cadre ? Qu'en est-il de l'aspect financier, matériel, culturel et relationnel ? Arriver dans un pays inconnu, dont vous ne connaissez que la langue (même si le français québécois diffère de par l'accent et de par certaines expressions) est forcément un peu perturbant.

Vivant à Paris chez mes parents, il me fallait maintenant prévoir une partie du budget pour le logement, une autre pour la nourriture, une autre pour les cours et la dernière pour les loisirs. Ma stratégie a été de payer tous les loyers de résidence dès le début afin de ne pas me

retrouver dans l'incapacité de le faire si j'avais trop dépensé en voyages et sorties. Cette partie du budget étant réglée, il me fallait maintenant faire attention aux autres dépenses et vérifier presque chaque jour mon compte. Précision tout de même, l'euro étant supérieur au dollar (1 euro = 1,44 dollar lorsque nous étions sur place), cet aspect était d'autant plus simplifié. Cette vie étudiante s'est beaucoup plus rapprochée d'une vie adulte et autonome, et c'est véritablement là que je m'en suis rendu compte. A Paris, la manière de dépenser n'était pas la même, je n'avais pas le même rapport à l'argent et à ses contraintes. Même si il est vrai que les bourses du CROUS (430 euros par mois) et celle de mobilité (1167 euros versés en une fois pour le premier semestre, et 1239 euros pour le second) m'ont permis de véritablement profiter de mon séjour sans devoir trop me restreindre. Il est certain que je devais tout de même y porter une attention particulière. En ce qui concerne l'aspect matériel, il va de pair avec l'aspect financier. Avec mes deux bourses, je n'ai eu aucunes difficultés, même si il y a aussi une part de chance puisque je n'ai pas eu à acheter plusieurs ouvrages. Sur ce point aucun changement donc. Par contre, l'aspect matériel de l'université m'a réellement fait sentir dans une université digne de ce nom ; un rétroprojecteur ainsi qu'une connexion Internet dans chaque salle, plusieurs salles informatiques très bien équipées, un complexe sportif aussi grand que l'ensemble de l'université de Paris VIII, etc.

Bien que j'aie trouvé en première et deuxième années, que l'équipement à St-Denis était insuffisant, c'est véritablement à l'université Laval que j'ai pris conscience du sous-équipement de Paris VIII. Cela m'a d'ailleurs amené à penser que c'est en raison des trop nombreuses universités présentes à Paris - pas moins de treize - que le financement ainsi que l'équipement sont aussi mauvais. En effet, comment est-il ainsi possible de financer chaque université parisienne comme l'université Laval ? De les équiper de la même manière ? Le coût financier serait-il acceptable ? Pourquoi donc ne pas avoir quatre ou cinq universités ? Ce qui permettrait très certainement d'élever le niveau matériel, et donc forcément les résultats obtenus. Il est évident que la question n'est pas aussi simple puisque l'échelle de population est totalement différente, avec environ dix millions d'habitants pour la seule région parisienne et sept pour le Québec tout entier.

Nous ne sommes en rien expert dans ce domaine, mais nous voulions simplement soulever ici ce point qui nous a frappé sur place et qui nous a fait beaucoup réfléchir quant à la condition des universités parisiennes.

De même, lorsque nous parlons de condition matérielle nous pensons directement à la pédagogie adoptée. Certes les deux sont liées, mais il est aussi certain que la pédagogie ne dépend pas exclusivement du matériel. A Québec, les cours dispensés étaient d'un niveau bien



supérieur aux cours de St-Denis en ce que le matériel donné était plus dense, plus riche et que les étudiants étaient considérés comme plus autonomes. Il est à noter que les enseignants ne se basaient pas seulement sur les rétroprojecteurs et sur Internet pour faire leurs cours. Je me souviens d'un professeur (Olivier CLAIN) qui ne nous avait donné pour seul support qu'un recueil de dix textes ; le tout faisant environ deux cents pages. En soi le matériel n'est pas énorme de par le nombre de pages, mais le niveau de richesse de son cours était bien supérieur à l'ensemble des cours suivis à Paris VIII. Tout professeur de Laval se servait de sa carrière, de ses études de terrain passées ou présentes pour mieux enseigner, donnant ainsi plus de poids à ce qu'il disait. Et là a aussi été une énorme différence avec Paris VIII. Nous l'avions déjà ressenti les années passées, mais notre expérience de cette année nous l'a confirmé.

Un des problèmes majeurs à St-Denis est que les professeurs se cantonnent beaucoup trop au cours même, ne sortent jamais des limites et ne donnent pas tout son sens aux thèmes abordés. Pourquoi ne pas vous servir de vos études passées ? Pourquoi ne pas nous faire partager ce que vous avez appris, ne pas nous dire ce que vous pensez sur l'actualité ? Pourquoi ne pas organiser des débats qui justement rentreraient dans le cadre de vos cours ? Le faire sur les émeutes des banlieues d'il y a deux ans n'est pas suffisant, il faut aller plus loin et continuer. Monsieur CLAIN (l'intitulé de son cours étant « *le fonctionnalisme en sociologie* ») avait fait un cours entier à nous expliquer le principe des différentes religions indiennes, le principe des castes, de la cité interdite, etc. Alors oui, ces domaines n'ont aucun rapport avec le fonctionnalisme en sociologie, mais ils ont passionné les étudiants ; ce jour là tout le monde écoutait attentivement, pas un bruit dans la salle.

Je lui avais demandé à la fin de ces trois heures de cours pourquoi il en avait parlé si longtemps puisque je ne voyais pas le rapport avec la sociologie et l'intitulé du cours. Il m'a répondu que c'était parce que, l'ayant évoqué une fois dans son cours, et ayant vu que nous étions intéressés, il a pensé intéressant de nous donner quelques bases de cultures générales. D'autres professeurs aussi n'hésitaient pas à prendre du temps à la fin de leur cours pour demander si il y avait des points qui restaient flous et nous répondaient en faisant des références que l'on ne ferait pas à Paris VIII.

Ce que nous tentons de dire ici c'est que les cours étaient enrichis par le savoir de l'enseignant, chacun y apportait un grand plus, nous parlait de leurs études faites, des enquêtes menées, des autres cours donnés, faisaient énormément de références à la philosophie et à la psychologie. Comment doit être enseignée la sociologie ? Cette question,

je n'en ai pas la réponse, mais l'expérience québécoise m'a fait penser qu'elle se rapproche plus de ce que l'on voit à l'université Laval qu'à l'université Paris VIII. Faut-il ouvrir le champ à Freud, Barjavel, Walter Benjamin, Marco Polo comme ça a été le cas dans certains cours à Laval, ou plutôt le réduire inexorablement à Bourdieu, Durkheim, Passeron ? Peut-on comprendre ces sociologues si on ne comprend pas ce qui les entoure ? Faut-il faire comme les nouveaux philosophes (la nouvelle vague) et ne se plonger que dans les livres ou au contraire s'intéresser à la physique et aux mathématiques, aux sciences naturelles et à l'histoire ? Nous faisons là référence aux professeurs de philosophie qui, pour enseigner, ne se centrent que sur les ouvrages en fermant inexorablement le champs.

Tout autant de questions qu'il m'a paru plus que primordial d'évoquer ici, surtout en raison du débat sur les Etats-Généraux.

Pour finir sur l'aspect matériel précisons sans aller plus loin que l'on avait aussi accès à une boîte mail de l'université, que l'on avait les coordonnées des professeurs et qu'ils étaient joignables à tout moment, et que sur une page web (nommée *WebCT*) étaient accessibles les textes relatifs aux cours, les corrigés, etc. L'étudiant soucieux de travailler de son côté pourra le faire assez aisément. Il aura soit la possibilité de s'appuyer sur les notes prises en cours, soit sur les notes mises à disposition sur Internet, les textes à l'appui, ou encore les références.

L'aspect culturel a aussi, était bien différent. Déjà en ce qui concerne les québécois mêmes – bien plus accueillants et chaleureux que les parisiens – mais aussi au niveau universitaire. Alors qu'à St-Denis les étudiants n'ont pas énormément de voix pour se faire entendre (ou alors en sont très mal informés), à Québec les étudiants sont véritablement en position de force. Ils peuvent en effet porter plainte contre un professeur, demander à revoir leur copie si la note ne les satisfait pas ; tout cela sous certaines conditions bien entendu. Jamais auparavant je n'avais vu un tel pouvoir étudiant, de telles possibilités. Il est certain que le prix d'entrée à l'université n'y est pas pour rien. Payant 1400 dollars l'année, il est logique que les cours se doivent d'avoir un certain niveau.

Est-ce en raison du faible coût des études à Paris VIII que les cours ne sont pas du même niveau ?

La culture étudiante est donc bien différente là-bas, avec un sérieux bien plus grand et un véritable engouement, une véritable implication dans les études.

Le point qui va être développé maintenant ne nous est venu à l'esprit que suite à un échange de courriels avec un professeur de Paris VIII. C'est en échangeant ces courriels que je me suis rendu compte qu'il manquait quelque chose à cette analyse, un élément qui nous avait frappé dès notre arrivée. Il serait pour nous étrange de parler de la culture étudiante sans parler de l'influence du pays frontalier. Comment ne pas parler des étudiants de l'université Laval (et de l'ensemble des québécois) sans évoquer le mode de vie très proche de l'image renvoyée par la télévision américaine ? Avant de partir au Québec, je ne connaissais rien sur le mode de vie sur place, je ne faisais que supposer de l'influence des Etats-Unis, rien de plus. J'ai donc été frappé de voir ces nombreuses cafétérias très au style des séries américaines, j'ai été surpris de voir la taille des cafés servis (cf. Annexe, Photo 1), j'ai été aussi étonné par tous les types de muffins proposés - si nous mentionnons ici les muffins, c'est en raison de la connotation très américaine. En effet il est très « série » de voir les jeunes se réunir dans une cafétéria et boire un café dans un verre démesuré, mais aussi manger un muffin. Il était aussi d'usage pour les étudiants québécois de ramener avec eux en cours une tasse à l'effigie de l'université Laval, tasse qu'ils allaient remplir à la pause avec du café. De plus, les locaux mêmes ressemblaient énormément aux universités vues dans les films, les séries.

Mais il n'y a pas que dans l'enceinte même de l'université que cette influence se faisait ressentir. Dans les rues et dans la vie de tous les jours c'était pareil. Les sports principaux sont là bas le football américain ainsi que le hockey sur glace. Il a été assez étrange de voir que le football – qu'ils appellent là bas « soccer » - est un sport majoritairement féminin. La différence avec la France m'est assez vite apparue au niveau sportif puisque étant habitué à jouer assez régulièrement au football, et ce sport étant le plus pratiqué et le plus populaire en France, il me paraissait bizarre de le voir relégué au stade de sport comme les autres. De plus l'importance qu'ont là bas les différentes activités sportives est impressionnante ; les joueurs de football américain sont très respectés et appréciés, le temps qui est consacré à l'entraînement est énorme. Je me rappelle avoir entendu l'entraîneur dire, lorsque j'ai voulu faire partie de l'équipe de football, que nous devrions nous y consacrer cinq jours par semaine. Il faut bien réaliser qu'il s'agit là de s'investir véritablement dans cette activité, mais aussi réussir ses études qui requièrent certaines exigences assez élevées. Il est aussi d'usage de voir le parking du stade rempli de 4x4 ou de pick-up, de voir des familles entières - tous portent le maillot de l'équipe de l'université Laval - venir passer la journée au match et faire un barbecue.

Les rues mêmes, le style des maisons, les horaires des repas sont très similaires. Il serait difficile d'énumérer point par point toutes les ressemblances tant il y en a, il s'agit sur place d'une impression que l'on a, mêlée au visuel. Lorsque vous voyez des immeubles vous avez une impression de déjà vu, lorsque vous voyez les rues, lorsque vous voyez ce policier devant une boîte de nuit, lampe torche à la main qui la tient d'une façon familière, et que vous voyez cette jeune fille qui vient de se faire prendre avec une fausse carte d'identité, vous avez aussi cette impression. Il s'agissait donc d'un tout qui nous faisait penser, au final, qu'il s'agissait là de la vie américaine avec des individus parlant français. Et même sur le langage il y aurait beaucoup à dire puisque de nombreuses expressions anglaises font partie du langage courant de tous les jours.

En ce qui concerne le dernier point, l'aspect relationnel, la situation a là aussi changé du tout au tout. Etant jusque là habitué à être en contact permanent avec les membres de ma famille il m'a été assez bizarre de me retrouver tout seul. Néanmoins nous avons remarqué sur place que le sentiment de distance a fortement été diminué par le rapprochement créé par les nouvelles technologies. Dans ces nouvelles technologies, nous incluons bien entendu le téléphone, mais aussi et surtout Internet.

Il existe aujourd'hui plusieurs programmes qui permettent de discuter en temps réel avec un individu à l'autre bout du monde ; parmi tout ceux existant nous avons pour notre part utilisé MSN Messenger et Skype. Il a été très surprenant de voir comment, avec l'aide d'une Webcam, il est possible de se sentir tout de suite moins seul. Elles ont donc été pendant les quatre mois passés là-bas le moyen de contacter mes proches. Il est aussi intéressant de voir que ce système fonctionne pour tous les étudiants. Tous en résidence avaient un ordinateur portable avec Internet et possédaient ces programmes de messagerie instantanée. De plus, nous le savons très bien, tous ces programmes sont aujourd'hui le quotidien de la majorité des étudiants puisqu'ils sont énormément rependus chez les jeunes. C'est donc que chacun a apporté avec lui, par l'intermédiaire d'Internet, son réseau social. Internet constituait là un espace à part entière qui réduisait au minimum la distance, puisque mêlant au son et à la parole la vidéo. Il est aussi intéressant de noter que tous les étudiants considéraient justement Internet et ces programmes comme primordiaux puisque tous se préoccupaient en premier, dès leur arrivée, d'avoir une connexion. Je me rappelle m'être rendu à l'accueil pour demander comment faire pour obtenir une connexion, et y avoir rencontré pas mal d'autres étudiants qui demandaient la même chose. La toile tissée pas le Net continuait à s'étendre et rapprochait chacun des siens. Néanmoins, même s'il reste un élément incroyable pour ne pas

perdre le contact, il reste aussi un piège dans lequel on risque de s'enfermer. Il m'est arrivé de constater, après un certain temps passé sur ces programmes, que bien des gens en résidence étaient connectés et passaient une partie énorme de leur temps dessus (moi-même y compris par moments). Il nous arrivait aussi de nous parler via Internet alors que nous étions très proches les uns des autres ; seuls quelques étages ou couloirs nous séparaient. Le risque de tomber dans l'hyperréalité était alors bien réel.

Précisons que si nous parlons d'hyperréalité, c'est en raison de la communication cybernétique entre les individus alors qu'ils résidaient dans le même bâtiment et préféraient ainsi une communication virtuelle plutôt que réelle. Le risque était de s'enfermer dans le monde d'Internet en voulant être en contact constant avec ses proches, mais aussi et surtout de n'avoir comme relation avec les étudiants de la résidence qu'une relation au travers de ces programmes. Il y a donc une possibilité de s'identifier à ce monde cybernétique et ne plus rechercher un final le contact réel ("*Le faux authentique*" comme dira Umberto Eco). Ce que nous disons ici, nous le disons en connaissance de cause puisque nous avons nous-mêmes eu plusieurs discussions via le Net alors que les personnes se trouvaient trois étages plus haut. Le risque sera d'autant plus grand si nous vivons mal l'éloignement des proches. Nous ne reprendrons pas à notre compte la citation de Jean Baudrillard « *La simulation de quelque chose qui n'a jamais réellement existé* » puisque la relation entre les individus et leur famille existait réellement, de même la relation entre les étudiants. Il s'agit plus d'un enfermement que d'une simulation. Même si ce cas ne s'est pas produit à ma connaissance dans la résidence, il arrive parfois que la communication ne se fasse plus que par ces programmes de messagerie instantanée ; comme me l'a raconté une amie hollandaise. Les étudiants dans ses cours, lorsqu'ils se voyaient, ne se disaient rien ou presque et lorsqu'ils étaient rentrés chez eux ils se mettaient à se parler des heures durant via internet. Dans ce cas, oui, la citation de Jean Baudrillard est appropriée puisque la communication n'est que simulation, en aucun cas elle n'est réelle puisqu'elle ne se développe jamais dans le monde réel. Il s'agirait de se créer un monde à part, un monde créé de toute pièce ; tout comme Disneyland ou Las Vegas en ce que ces lieux ne sont que la création et la matérialisation d'un imaginaire.

Il y a eu une aide sur place de la part des gens rencontrés. Ayant formé un groupe très soudé de quinze personnes après un voyage avant le début des cours, il m'a été facile de trouver mes repères et de ne pas me sentir seul. Il est certain que, dans ce genre d'expérience, s'isoler n'est en aucune manière la solution. La socialisation qui se fait sur place est primordiale pour le reste du séjour. Si un individu ne se socialise pas, il risque de tomber dans

le piège ci-dessus. A noter aussi que cette socialisation et cette démarche se rapprochent énormément de celles effectuées en primaire, au collège et au lycée. Lorsque nous arrivons sur place, nous avons déjà connu la socialisation primaire, nous avons déjà les valeurs incorporées et assimilées, mais il nous manque notre réseau social. C'est donc qu'une sorte de socialisation secondaire se produit ; nous nous mettons à rejouer le jeu de l'arrivée dans un lieu inconnu et dans un nouvel univers. Il pourrait être ici intéressant de se poser la question de savoir si cette nouvelle socialisation secondaire en dehors de tout contexte passé (sauf l'habitus et la socialisation primaire) est régie par un certain déterminisme ou si, au contraire, elle est indépendante, spontanée. Arrivé dans un nouvel univers où l'on recommence tout à zéro, va-t-on être poussé à répéter les mêmes schémas ? Ou va-t-on au contraire avoir la possibilité d'aller contre notre habitus et contredire certaines « règles » sociologiques ? Dans notre cas, il est notable que ces règles de déterminisme ne se sont pas appliquées. Nous nous sommes retrouvés à fréquenter des individus venant d'horizons sociaux bien différents du notre ; beaucoup avaient des parents faisant partie de la catégorie Professions Intellectuelles Supérieures – les nôtres faisant partie des Employés. De plus, nous n'avons pas été conditionné à aller vers des individus ayant les mêmes goûts, pensant de la même manière. Au fil des discussions les convergences sur de multiples points nous ont fait nous rapprocher, mais des divergences de goûts, de façon de parler n'ont en aucun cas été une entrave. Venant du 18<sup>ème</sup> arrondissement de Paris où le langage est très familier et où le « verlan » est sur-utilisé (dans notre cas aussi), il s'agissait, lors de la rencontre avec autrui, d'un échange plutôt que d'un frein puisque nous nous retrouvions à expliquer certaines expressions utilisées, eux en faisant de même avec celles de leurs pays (Belgique, Allemagne, Luxembourg) où de leur région (le sud de la France).

Même si le déterminisme social (façon de parler, style vestimentaire, origines sociales, etc.) ne s'est pas vraiment appliqué dans notre cas lors de cette expérience à Québec ; peut-on réellement dire qu'il n'y a joué aucun rôle ? Si l'inculcation des valeurs, l'apprentissage de la vie constituent la socialisation primaire - principale source de ce déterminisme social – et que nous nous sommes trouvés des affinités avec certains, c'est bien que nous nous rejoignons sur certains points. Donc que quelque part, nous avons la même façon de penser. Façon de penser transmise et développée surtout à partir de cette socialisation primaire. Voilà donc pourquoi il nous apparaît que même si le déterminisme n'est pas total, il n'est pas non plus à négliger et joue un certain rôle dans la création du réseau social.

B°) Arriver à Séville.

Arriver à Séville est totalement différent. Il a été assez difficile de s'y retrouver, de passer d'une organisation formidable à une organisation qui laisse grandement à désirer. Nous avons directement noté que les mêmes critiques sont à faire ici à l'administration qu'en France, et la démarcation Québec / Séville sur ce point est flagrante.

La situation était d'abord différente de par le mode de vie. À Séville je résidais en appartement, et à Québec j'étais en résidence universitaire. Arriver ici a été nouveau et m'a appris tout autre chose qu'à Québec. J'ai dû ici remplir les formalités pour les cours et chercher un appartement en même temps.

Au début, je suis resté six jours dans un « hostel » (hôtel pas cher) le temps de trouver autre chose. Là, le rythme était de se lever à huit heures du matin, de se rendre à l'université afin de se faire enregistrer au bureau des relations internationales, de s'inscrire aux cours, puis de relever toutes les annonces pour les appartements en colocation (la meilleure solution puisque étant la moins coûteuse). Je dois avouer que ce rythme me déroutait quelque peu puisque j'avais été habitué le semestre précédent à simplement m'inscrire en toute facilité aux cours sans me préoccuper du logement.

Pourquoi alors ne pas avoir choisi le même mode de vie à Séville ?

En raison des prix bien trop élevés. Si vous voulez être en résidence universitaire, il faut compter au minimum trois cents euros, et certains prix allant jusqu'à cinq cents ou six cents euros. Il m'était donc difficile de me permettre de vivre en résidence avec un loyer aussi élevé. Voilà la première grande différence d'avec le Québec. J'avais fait des recherches depuis Paris pour m'inscrire en résidence, les mêmes qu'à Québec, mais ayant vu les prix et ayant lu quelques blogs d'étudiants étant allés à Séville<sup>2</sup> j'ai décidé de chercher sur place un appartement. Sur ce point je dois aussi avouer que je n'ai pas eu trop de difficultés, où tout du moins pas autant que certains. Arrivé le 29 janvier 2008, j'ai quitté l'hostal le 5 février puisque j'avais trouvé un appartement. Même si il est vrai que je n'ai pas eu beaucoup à attendre, les recherches n'ont pas été si faciles que ça puisque, parmi la vingtaine de numéros que j'ai appelés, seules deux personnes m'ont donné rendez-vous pour visiter l'appartement. Et ce fut dans le deuxième que j'ai été pris.

---

<sup>2</sup> Notamment <http://mailisaseville.canalblog.com/> qui m'a énormément servi

Déjà sur la recherche de l'appartement il y a beaucoup à dire, surtout sur la démarche téléphonique, premier contact plus qu'important.

Le moment de l'appel est en effet un moment stratégique puisque c'est ce contact qui décidera si vous allez visiter l'appartement pour peut-être être pris au final. - Lorsque vous appelez vous ne parlez non pas avec le propriétaire de l'appartement, mais avec les colocataires. C'est à eux de décider de l'octroi de l'appartement et des nouveaux arrivants. Il est étrange que le propriétaire ne se préoccupe pas lui-même d'accepter ou de refuser les nouveaux colocataires. - Ayant parfois quelques difficultés d'élocution et bégayant, il est clair que cela m'a pénalisé à de multiples reprises. Le jeu téléphonique - puisqu'il s'agit réellement d'un jeu au sens où vous devez convaincre de par la voix, donner l'impression que... - se déroule avec une série de questions. Il faut tout d'abord dire que vous êtes étudiant, que vous avez vu l'annonce et que vous êtes intéressé. Là-dessus la personne commence à vous poser une série de questions pour savoir ce que vous étudiez, quel âge vous avez, etc. C'est là que tout se joue, c'est le moment le plus important. Je me souviens qu'il m'est arrivé à plusieurs reprises de bégayer à ce moment là et que la personne au bout du fil me réponde que l'appartement est finalement occupé. J'ai trouvé sur le coup très intéressante cette manière de faire, ce jeu véritable qui se joue à la manière d'un téléopérateur. La comparaison n'est pas ici abusive car véritablement il s'agit de se « vendre » ; même si nous avons conscience que le terme puisse paraître démesuré et abusif. Si nous observons la situation de manière détachée et en tentant de l'analyser sociologiquement, on note qu'il s'agit d'un parfait rapport de vente. Celui qui appelle doit donner envie à la personne déjà présente dans l'appartement de le recevoir, de lui donner une chance d'être son colocataire.

Quelle stratégie alors adopter ?

Je me rappelle qu'après plusieurs appels infructueux, certainement parce que je ne savais pas comment m'y prendre, j'ai décidé de prendre une voix souriante qui allait augmenter mes chances d'obtenir un rendez-vous. C'est donc en optant pour cette façon de faire que j'ai réussi à trouver l'appartement dans lequel je résidais. Notons que l'exercice téléphonique est d'autant plus difficile qu'il ne met en scène que la voix. La situation aurait été bien plus facile si l'interaction aurait été réelle et concrète (face à face) puisqu'elle aurait fait, là, intervenir la



gestuelle aidant grandement dans la communication<sup>3</sup>. C'est donc bien ce premier contact téléphonique qui décidera de la suite, et il faut en général un certain temps à comprendre le mécanisme et le fonctionnement de ce moment crucial, à comprendre quel ton avoir, ce qu'il faut dire, etc. Comme nous démontre et nous explique très bien le document du Dr Lise Crevier-Buchman, de Hôpital Européen Georges Pompidou à Paris<sup>4</sup>, la voix du locuteur va permettre chez l'auditeur de se faire une certaine représentation ; « *L'évaluation perceptive de la qualité de la voix d'une personne consiste à décrire les qualités attribuées à cette voix par un auditeur et à les comparer à une représentation personnelle interne de la normalité, propre à l'auditeur* » (Fex, 1992). C'est donc qu'il va falloir tenter de donner la meilleure représentation de soi possible, tenter de créer chez l'autre la meilleure image qu'il soit. C'est pourquoi il est important de tenter d'avoir une voix souriante qui renverra à une personne dynamique et pleine de vie.

En ce qui concerne la partie référence, nous pouvons nous appuyer là sur le livre de Marie-France Castarède et Gabrielle Konopczynski qui s'intitule *Au commencement était la voix*. Un problème intéressant est développé dans cet ouvrage ; celui de la voix en fonction des cultures. La voix ne sera pas interprétée de la même façon, les intonations ne voudront pas dire la même chose, et surtout les normes culturelles transportées par la voix seront différentes. Si nous prenons l'exemple d'une conversation entre un africain et un européen, la différence est flagrante. L'un parlera assez fort, chose que l'autre percevra peut-être comme une agression, les expressions de l'un ne correspondront pas à celle de l'autre, etc. Le schéma serait exactement le même pour deux individus habitant le même pays, voir la même ville. Si nous prenons le cas parisien, il est certain qu'un individu du 18<sup>ème</sup> arrondissement n'aura pas les mêmes intonations et expressions qu'un individu du 16<sup>ème</sup> arrondissement. La communication entre les deux en résultera parfois assez difficile. Ou encore le registre un peu trop haut pour les hommes est mal vu en Occident et en Amérique du nord, alors qu'il est une marque de prestige au Japon.

Il faut donc bien réfléchir à ce que nous disons et ne pas oublier que la parole, et plus précisément le langage, a un sens. Il ne présuppose pas la pensée mais l'accomplit, expliquera Maurice Merleau-Ponty<sup>5</sup>. Nous avons dû tenter en quelque sorte de minimiser une certaine façon de parler pour en privilégier une autre. Restreindre donc les caractéristiques suivantes, qui sont tout à fait personnelles, de manière à ne pas créer de quiproquos et de malentendus

---

<sup>3</sup> <http://prevert.upmf-grenoble.fr/SpecialiteSC/Sujet%20de%20stage/sujetfinal.pdf> Document PDF sur l'importance de la gestuelle et de la parole dans la communication.

<sup>4</sup> Document intitulé *Etude de la voix et de la parole : la perception*.

<sup>5</sup> Maurice Merleau Ponty, *Phénoménologie de la perception*. Edition Gallimard, 1945.

culturels (exposées dans *Au commencement de la voix*) : sexe et âge, physique de l'origine géographique, santé physique, profession et niveau sociaux-culturel, indices attitudeaux (indicateurs de la personnalité et de l'attitude psychologique), l'intention et enfin la voix qui révèle tout un monde intérieur.

Il nous paraît aujourd'hui bizarre de penser et de rationaliser autant ces appels téléphoniques. Sur le coup, nous avons tout de suite compris qu'il s'agissait de prendre une voix agréable, mais nous ne nous sommes pas dit qu'il puisse y avoir une explication aussi longue. Repenser les situations vécues est étrange puisque nous les fait codifier au maximum.

Ce moment a donc été particulier puisqu'il y a eu un certain flottement entre la recherche des cours et celle de l'appartement. Le temps libre, ce sera le soir à partir du dîner. C'est justement ce rythme, en plus de l'administration totalement différente, qui a marqué la cassure avec le Québec. Cette cassure, nous l'avons ressentie comme étant l'entrée dans un monde encore plus adulte en ce que, là, nous étions bien moins encadré. Alors qu'à Québec la résidence universitaire mettait en place de nombreuses activités pour réunir les étudiants (*voir A° du II°*), que le logement n'était pas un problème, à Séville, il apparaissait comme étant une difficulté de plus.

Néanmoins, même si cette manière de se débrouiller a été bénéfique, il est certain qu'elle n'a pas été simplifiée par l'organisation de l'université de Séville, au contraire.

Pour s'inscrire, les mêmes démarches sont à faire qu'à Québec, mais le déroulement est totalement différent. Il faut se rendre au bureau des relations internationales s'inscrire dans un premier temps, mais il ne faut pas attendre de leur part qu'ils vous donnent un rendez-vous pour une quelconque réunion Erasmus. Ayant pris le modèle québécois comme normal lors d'un échange universitaire, je m'attendais à être très bien renseigné sur la suite des événements, mais on m'a finalement renvoyé vers la faculté dans laquelle j'étais inscrit (Histoire-Géographie) pour tout renseignement.

- J'ai dû m'y inscrire puisqu'il n'y avait pas de faculté de Sociologie, mais plutôt quelques cours de sociologie dans chaque faculté. J'ai donc pris mes cours en journalisme, publicité, statistique et en langue. -

Je me suis donc rendu dans la faculté d'Histoire-Géographie pour leur demander quand était la date de la réunion Erasmus, question à laquelle ils n'ont pas su me répondre. De même il existe un bureau pour étudiants en échange où sont organisées des sorties, des voyages, mais l'on ne vous en parle pas lorsque vous venez vous inscrire ; vous l'apprenez par d'autres. La seule chose que l'on vous dit c'est que le formulaire des cours est à rendre pour telle date,

sans plus de précisions. Il faut ensuite chercher les cours mais comme l'université est répartie en plusieurs campus dans toute la ville, si vous voulez un renseignement il faut vous rendre directement sur place. Nul besoin de demander une précision sur la faculté de mathématiques à la faculté de lettre, ils n'en sauront rien. De même, nul besoin d'appeler (ce que l'on vous conseille pourtant de faire) puisqu'on sera incapable de répondre à votre question ou puisqu'on ne décrochera pas du tout. La meilleure chose à faire est donc de se rendre sur place et de poser vos questions. Mais il y a toujours un risque lorsque vous vous déplacez, c'est que la personne en question ne soit pas là. Je me rappelle avoir voulu rencontrer un professeur pour connaître le contenu d'un cours, les horaires, etc. mais il n'était pas là lors de sa permanence. On vous renvoie tout le temps vers Internet en vous disant que toutes les informations s'y trouvent, hors ce n'est pas le cas. Je me rappelle avoir regardé les horaires d'un cours sur Internet qui, au final, n'étaient pas bon et je me suis donc rendu deux semaines durant pour rien à ce cours puisque personne n'y était. Il est assez surprenant de voir que, quand vous dites que les informations que vous cherchez ne se trouvent pas sur le site de l'université, on insiste en vous disant que si. J'ai donc perdu plusieurs semaines au début pour choisir quatre cours. Qui plus est, il arrive que certains cours de l'année 2007/2008 ne soient même pas affichés.

Là a donc été pour nous une différence plus qu'impressionnante avec Laval ainsi que Paris VIII. A vrai dire, il m'est arrivé plusieurs fois de penser que l'organisation à St-Denis était une des pires que l'on puisse trouver par moments (sentiment partagé par plusieurs autres étudiants) - surtout après être allé à Laval – mais le séjour à Séville m'a très vite fait comprendre que j'avais tort. Comment est-ce possible que le bureau des relations internationales ne vous remette qu'un dossier avec un livret expliquant le fonctionnement de l'université, une carte de la ville et quelques autres papiers explicatifs, mais ne s'occupe pas d'une réunion pour étudiants étrangers et soit incapable de vous renseigner correctement ? Il a été fréquent, après les nombreuses non-réponses, de nous sentir perdu et complètement lâché dans la nature. Sentiment assez frustrant quand la difficulté de la langue s'y rajoute.

Il est intéressant de penser le système bureaucratique sévillan. Il est flagrant qu'il manque totalement d'efficacité et se cramponne beaucoup trop sur son seul rôle en montrant beaucoup trop de rigidité. Il est véritablement troublant de voir le fonctionnement bureaucratique, et plus globalement celui de Séville en général, qui se cantonne à certains détails inutiles mais qui est incapable de répondre aux attentes les plus basiques. Pour exemple, je prendrais celui

des autobus et de la faculté. Il m'est arrivé à plusieurs reprises d'arriver à l'arrêt de bus au moment exact où le chauffeur ferme les portes et commence à démarrer. Lorsque c'est le cas il ne s'arrête pas – même si il vient à peine de démarrer ou qu'il est à l'arrêt et que le feu est rouge – et vous fait signe de prendre le suivant. Ensuite, lorsque vous demandez un renseignement à la faculté, ils sont incapables de vous répondre. Cela concerne l'administration et non certains professeurs qui nous ont été d'une grande aide. La question qui s'est posée à nous a donc été très simple ; pourquoi montrer une trop grande rigueur dans toutes les situations et ne faire aucun effort de compréhension ? Pourquoi le faire si ça ne permet pas de répondre aux attentes des étudiants ? Pourquoi donc se concentrer sur le futile pour laisser de côté le plus important ? Il y a donc dans la bureaucratie sévillane un véritable problème de fonctionnement et de priorité. À l'improductivité flagrante s'ajoute une inflexibilité ainsi qu'une lenteur impressionnante. Improductivité, car comme nous l'avons mentionné à plusieurs reprises, les renseignements donnés sont extrêmement minces. Inflexibilité pour à la fois se cantonner à la lettre à certaines règles, mais aussi pour ne pas tenter de comprendre les étudiants Erasmus. Ayant pris ici un cours en statistiques – cours fait pour les étudiants en mathématiques – autant la professeure que le responsable du département n'ont rien voulu entendre quand je leur ai expliqué que je suis en sociologie et que la majorité des formules développées, je ne les comprenais pas. On ne tente pas ici de saisir le point de vue d'un étudiant étranger et ses difficultés. Aussi faut-il préciser que mon cas n'est pas le seul puisque cela est aussi arrivé à mes colocatrices. Ensuite lenteur parce qu'il faut souvent attendre longtemps pour obtenir quelque chose ; que ce soit un papier à faire signer ou recevoir sa carte d'étudiant.

La bureaucratie sévillane n'aide pas du tout à trouver ses repères dès le début et ne facilite pas vraiment l'arrivée. Pour cela, nous nous sommes davantage tournés vers ceux déjà présents.

À cette difficulté d'organisation s'ajoute une difficulté d'adaptation à la culture. En Espagne, le fonctionnement n'a rien à voir avec ce que nous connaissions. Le rythme y est tout de suite bien plus lent, une grande coupure en plein milieu de la journée vient casser la cadence. Il a été surprenant de voir ceux travaillant dans les bureaux utiliser les programmes de messagerie instantanée (évoqués dans le A°) du I°) sans être inquiété d'être vu par leur supérieur hiérarchique. Je me rappelle que la première fois que j'ai vu cela, j'ai été assez choqué par la situation, et l'ai été encore plus lorsque j'ai réalisé qu'il ne s'agissait pas d'un cas isolé. On a

donc l'impression que le travail n'est pas réellement pris au sérieux et l'on comprend tout de suite pourquoi le temps d'attente est assez long.

Ayant l'habitude de faire les démarches tout le long de la journée, sans vraiment m'arrêter, j'ai été surpris de voir que tout ferme de quatorze ou quinze heures jusqu'à dix-sept heures. Lorsque vous vous levez très tôt, que vous commencez vos démarches et que ce rythme se rompt en raison des heures de repas et de sieste, il vous est ensuite assez difficile de reprendre là où vous en étiez. Il est aussi très difficile d'avancer réellement dans les démarches lorsque vous alliez la lenteur et le peu d'heures travaillées. Je me rappelle qu'à plusieurs reprises, mes journées de recherches s'arrêtaient à quinze heures puisque la motivation n'était plus présente après la longue pause.

J'ai été aussi énormément surpris par le système universitaire et la manière dont sont donnés les cours. Tout d'abord le matériel à disposition ne paraît pas réellement bien utilisé ; c'est-à-dire qu'il m'arrivait dans deux de mes cours de n'avoir pendant une heure et demi qu'un projection de PowerPoint avec quelques explications. On a parfois l'impression que les cours sont basés pour l'essentiel sur le matériel informatique et que le professeur ne développera pas réellement le sujet. Nous parlions tout à l'heure de lenteur, et elle se fait également ressentir dans les cours. Dans les deux cours de pratique de terrain que j'avais, alors que nous étions à quelques semaines de la fin, les professeurs étaient encore à expliquer la partie théorique ; comment créer l'échantillon, comment faire les entretiens, etc.. Nous n'avions toujours pas parlé des livres à lire pour les références, toujours pas organisé de débat pour savoir ce que les étudiants avaient lu à côté, pensaient du sujet. Je ne me rappelle pas à Paris VIII, dans le cadre du cours de méthodes, avoir passé autant de temps sur la théorie mais plutôt d'être passé assez rapidement à la pratique. Il me paraît bizarre de se cantonner seulement à ces questions de théorie pure sans s'assurer que l'étudiant a compris ce qu'il doit faire, sans s'assurer que son travail soit bien dirigé.

L'enseignement n'a donc rien à voir avec ceux de Laval et de Paris VIII puisqu'un tout autre rythme est observé. Nous expliquerons dans la dernière grande partie ce que nous a apporté le fait d'étudier dans deux universités étrangères, ce que cela nous a aussi montré sur Paris VIII.

Parlons maintenant des quatre points développés pour l'échange à Québec.

Au niveau économique les choses ont été un peu différentes ce semestre. Continuant à toucher les deux bourses, j'ai néanmoins eu quelques difficultés en raison d'un retard. Etant

donné que je n'étais pas correctement renseigné sur les cours, que ce qui est écrit sur le site Internet de la faculté n'est pas forcément vrai, mon choix de cours a pris un certain temps et j'ai donc renvoyé le formulaire conditionnant l'attribution de la bourse avec un peu de retard. Le loyer plus élevé qu'à Laval (250 euros par mois) m'a aussi obligé à revoir le budget ; même si le coût de la vie assez bas aidait grandement. En y réfléchissant, la part du budget attribué aux courses est assez similaire à celle de Québec, et ce en raison de la supériorité de l'euro face au dollar canadien.

En ce qui concerne la condition matérielle, elle est ici plutôt bonne, même si la différence avec Laval se fait ressentir. Les salles de cours sont aussi équipées de rétroprojecteur, certaines d'ordinateurs et les différents campus sont énormes. Mais une différence est perceptible, déjà dans l'utilisation même de l'équipement. Comme nous l'avons dit précédemment il s'agit parfois de se cantonner à lire plus qu'à apporter de la réflexion. Même si aucun de mes cours n'était un cours de Grand Courant, il est certain qu'il y aurait une possibilité dans les cours de pratique de terrain de pouvoir pousser le sujet un peu plus loin comme ça avait été le cas dans le cadre du cours de monsieur Charles SOULIE l'année passée (« *Grande enquête ; le choix du conjoint* »). Pourquoi simplement expliquer la façon de mener l'enquête (alors qu'il ne s'agit pas d'un cours de première année) et ne pas parler du sujet même (les nouvelles technologies et les étudiants) ? Comment un étudiant peut mener à bien ses recherches s'il n'a pas compris le sujet, s'il ne sait pas réellement ce qu'il englobe ? Pourquoi ne pas faire quarante cinq minutes de théories puis quarante cinq minutes de réflexion, de référence à des auteurs, etc. Le temps des cours, qui rentre en quelque sorte dans la condition matérielle, est aussi déroutant. Nous n'avons aucun cours de plus de deux heures et il nous arrive parfois d'en avoir certains d'une heure. Habitué depuis la première année de faculté à avoir des cours de trois heures, il nous paraît aujourd'hui bizarre qu'ils soient aussi courts. Comment réellement approfondir en si peu de temps ? Où est la rupture d'avec le lycée dans ce cas ?

Pour l'aspect relationnel, il est assez proche de celui vécu à Québec, même si la distance bien moins grande facilite les choses. Les mêmes programmes de messagerie instantanée sont utilisés pour garder le contact et ramener avec soi son réseau social. Et l'échange entre étudiants se fait aussi beaucoup par ces programmes ; ce qui est là bien plus compréhensif puisque chacun vit en appartement et est réparti dans toute la ville, ensuite parce qu'il s'agit de la façon de communiquer la moins coûteuse. Mais les mêmes risques peuvent ici apparaître

puisque l'étudiant qui n'arrivera pas à s'intégrer facilement pourra s'y enfermer pour ne pas se sentir perdu. Il est vrai qu'il nous est arrivé de rester plusieurs heures durant sur ces programmes lorsque nous ne nous sentions pas très bien. Ils représentent une certaine forme d'échappatoire, de refuge qui permet à l'étudiant de retrouver directement ses repères et de savoir où il est. Nous nous rappelons nous être quelque peu enfermés dedans lorsque, au début, nous pensions encore à Québec et à ce que nous y avons vécu.

L'éloignement géographique des étudiants favorisait le recours la toile pour communiquer, que ce soit pour discuter ou se donner rendez-vous. Internet avait donc un rôle très important à jouer au sein des étudiants. La preuve en est la prise de contact. Lorsque vous discutez avec un étudiant et que vous apprenez à le connaître vous vous échangez les numéros de téléphone, mais aussi les adresses de messagerie. Son rôle avait évolué, était plus complet et plus complexe. Internet ne se résumait plus à couper les individus les uns des autres mais permettait aussi de les réunir, des les mettre en communication. Il n'était plus possible de monter un étage pour aller parler à untel, il fallait soit l'appeler, soit se déplacer à travers la ville ou soit utiliser les programmes de messagerie instantanée.

Il est important de préciser que l'usage d'un téléphone portable à Séville était véritablement de rigueur ; que ce soit pour chercher un appartement ou pour garder contact avec ses amis. À Québec nul besoin d'en posséder un puisque nous avions Internet, nous habitons dans le même bâtiment et nous avons un téléphone dans chaque chambre. Communiquer dans les deux villes est alors totalement différent. Dans une, le voisinage nous permettait une moins grande dépendance aux nouvelles technologies, alors que dans l'autre il allait presque de soi d'en être équipé. Il était tout à fait possible de vivre à l'université Laval et de ne posséder ni Internet ni téléphone portable (moi n'en possédant pas à ce moment là), mais il n'en serait pas de même à Séville.

Dans un cas, on toque à la porte pour entrer et parler directement, dans l'autre on envoie un message ou l'on appelle en espérant que l'autre soit en possession de son téléphone ou devant son ordinateur.

## **II°) La question de l'intégration à Québec et à Séville.**

Il nous a paru important de parler de la question de l'intégration dans ce mémoire en raison des problèmes que nous connaissons en France. Il était intéressant de voir comment un français, avec en tête les questions posées par les débats, arrive dans un pays étranger et s'y intègre. Jusque là la question de l'intégration ne se posait pas vraiment pour moi en France

car, même si mes parents sont d'origine kabyle, je ne suis pas vraiment typé maghrébin. Ainsi, je n'ai pas eu à supporter les regards qu'il peut y avoir envers les fils d'immigrés. En revanche il est apparent que je ne suis pas espagnol, que je ne suis pas d'ici ; me voir donc dans la position de l'immigré alors que durant toute ma vie j'ai vécu dans mon pays sans y être étranger me paraissait intéressant.

Nous allons donc tenter de décrire les deux intégrations, en montrer les difficultés et les différents aspects. Ainsi nous espérons en dégager deux axes et modèles différents.

Précisons avant de développer que les deux intégrations et socialisation sont forcément différentes puisque les deux parcours ne se ressemblent pas ; vie en résidence / vie en appartement, Amérique du Nord / Europe, premier semestre / second semestre, etc.

#### A°) Le cas Québécois.

##### 1°) Mon intégration.

Il faut avouer qu'il a été assez facile de s'intégrer et de se construire rapidement un réseau social à Québec

Pourquoi ? Une des premières raisons sera bien évidemment la période à laquelle cet échange s'est fait. Etant arrivé au premier semestre je n'étais donc pas le seul primo-arrivant, bien au contraire. Dans cette position il est bien normal de vouloir se faire rapidement des amis, de vouloir rencontrer d'autres personnes. Chacun sera alors dans cette optique d'aller vers l'autre et de parler assez aisément. Cela rappelle d'ailleurs les arrivées au collège et au lycée lorsqu'on est tout nouveau, que l'on ne connaît personne et qu'il nous tarde de rencontrer des gens.

C'est l'arrivée dans un monde qui nous est inconnu, où l'on n'a aucun repère qui nous fait véritablement aller vers l'autre. On souhaite trouver ses marques en se construisant son propre réseau de connaissances, en commençant à y faire sa vie. Il est probable que les choses auraient été bien différentes si les étudiants avaient déjà construit leur réseau, l'ouverture aux autres n'aurait peut-être pas été aussi facile et aussi rapide. Cette hypothèse est même quasi-certaine puisque l'on notait clairement une plus grande ouverture de la part des étudiants étrangers (ceux en échange) que de la part des étudiants québécois. Ces derniers ayant déjà leur vie sur place, leurs repères et leurs amis, ils ne ressentent pas forcément le besoin d'aller vers l'autre pour les trouver, pour ne pas se sentir perdu.

Ensuite, il est important de noter que le lieu même était propice à cette ouverture. Le fait de vivre en résidence, d'être en contact perpétuel avec autrui, pousse au contact. C'est ici



précisément la différence majeure avec Séville puisque le lieu de vie, et donc le mode de vie, ont été totalement différents. A Québec il était aisé de créer des liens avec ses voisins d'étage. Les toilettes et douches étant communautaires pour l'étage, vous êtes amené à vous croiser, à vous saluer, à discuter. Et les chambres étant collées les unes aux autres on se croise aussi lorsque l'on sort pour manger, aller en cours. Et ce contact avec autrui s'accompagne aussi d'une intimité bien respectée puisque l'on entendait pas ce qui se passait dans la chambre d'à côté, on avait un verrou à la porte et des rideaux pour empêcher d'être vu de l'extérieur.

Le fait donc d'être en contact permanent avec autrui, de partager certains lieux de vie (salle de bain, cuisine, salle de jeux, etc.) va amener un contact entre les individus.

De même, au sein des résidences on pouvait observer certains lieux de rassemblement qui faisaient office de lieux de rencontres. Par exemple dans ce que l'on appelait le « Grand salon » dans la résidence Alfonse-Mari-Parent (résidence où je vivais) (cf. Annexe, Photo 2), il y avait un écran de télévision géant avec des films projetés chaque semaine, et où se trouvaient les distributeurs de boissons. Ce sont ces distributeurs de boissons qui au début ont fait office de point de rencontre. Je me souviens être passé là le deuxième jour pour commencer à rencontrer du monde et à discuter. J'ai vu un groupe de jeunes du même âge que moi (la vingtaine) qui ne se connaissaient pas mais qui engageait la conversation. Moi ayant fait la connaissance d'un garçon la veille, nous sommes allés à deux leur parler.

Il y avait ainsi certains points de rencontre au tout début. Il est intéressant de noter que ces lieux étaient communs à tous, chacun s'y rendait et les considérait comme tel sans pour autant qu'ils ne soient officiels. Il s'agissait donc de lieux de rencontre informels, officieux dont chacun avait la même attente.

C'est ce dont parlait Niklas Luhmann<sup>6</sup> lorsqu'il nous décrivait le système social. Le système doit être ordonné de manière à ce que l'on puisse prédire sa conduite, savoir ce qui se passera dans certains domaines avant même que ça ne se passe. C'est exactement ce qui est arrivé dans ce cas puisque les étudiants avaient là une attente bien déterminée du système ; ils s'attendaient à ce que certains lieux, connus comme rassemblant les individus, jouent le rôle de points de rencontre. C'est donc qu'il y a tout un code informel spécifique à chaque univers, ici l'univers des jeunes, et des étudiants plus précisément.

---

<sup>6</sup> « *Introduction à l'œuvre de Niklas Luhmann* », Juan Antonio GARCIA AMADO paru dans « *Droit & Société* » n°11-12 en 1989.

On pouvait noter comme autres lieux informels les cuisines communautaires, la salle des machines à laver, la salle de jeu du sous-sol et bien entendu les deux discothèques du campus. Notons que les cuisines étaient tout de même le lieux, mis à part les cours, où il était possible de rencontrer le plus de personnes. Tout le monde se réunissait à la même heure et descendait pour aller manger, il arrivait alors de voir une centaine de personne manger en même temps. Il est tout de même important de préciser que ce moment du dîner marquait une petite cassure entre québécois et étrangers puisque les heures de repas différaient fortement. Alors que les québécois ont l'habitude de manger vers 17 ou 18h, les étrangers descendaient plus vers 20 ou 21h. Ainsi il y a eu un certain temps au début où lors du dîner on ne se retrouvait qu'entre étudiants étrangers et où l'on ne croisait pas les québécois ; par la suite chacun s'est mis à l'heure du pays. C'est dans les cuisines que pour ma part j'ai rencontré le plus de personnes puisque c'est là que l'on rencontre les connaissances des connaissances et ainsi de suite. C'est là qu'un garçon que j'avais rencontré à l'aéroport m'a demandé si je voulais bien partir en voyage aller voir les baleines. Et c'est donc ainsi que nous avons tous fait un voyage à 17 personnes pendant 5 jours. Ce fut ce groupe avec qui par la suite nous restions tout le temps ensemble.

Le politiquement correct présent au Québec a facilité les choses. Il y a eu de vrais débats sur le sujet, notamment les « Accommodements raisonnables » qui ont fait polémique pendant plusieurs mois là-bas. Il est vrai qu'il est parfois poussé un peu trop loin (selon nous). Un ami qui me racontait que sa coordinatrice l'avait repris lorsqu'il lui avait souhaité « joyeux Noël » en disant qu'on ne pouvait plus le dire en raison de la connotation chrétienne de la fête. Néanmoins il est certain qu'il va éviter certaines dérives, certaines tensions. Et il aide forcément à l'intégration de la population étrangère. Mais en contre-partie de ce politiquement correct il est possible d'observer un certain franc-parler sur quelques sujets. Lorsque j'étais allé à l'Assemblée Nationale pour assister à un discussion publique sur le thème de l'immigration (le Québec prévoyant une forte baisse de sa population et voulant donc ouvrir les frontières), je me rappelle avoir été assez frappé par ce qui y a été dit au moment où la délégation chinoise passe pour défendre son cas. Un député prend la parole pour dire qu'il ne faut pas se voiler la face, que les chinois ont une tendance communautariste et qu'il ne faut pas que ça se produise au Québec. Le point que nous voulons développer ici n'est pas de savoir si oui ou non il avait raison, mais simplement de noter que, lorsqu'il le faut, les choses sont dites et font contraste avec le politiquement correct. Il nous arrive souvent de regarder des débats et voir que les hommes politiques se refusent à dire certaines choses, prennent

certaines détours inutiles. Là par contre, il n'y a eu aucune hésitation sur ce qu'il fallait dire et le débat gagne à avancer plus vite.

- Précisons simplement que si nous en parlons dans la partie « intégration », c'est en raison de son impact social, de sa forme et de son rôle important dans la société québécoise. De plus notre intérêt quant à ce sujet et le contraste qu'il marque avec la situation sévillane nous poussait à en parler ici. -

Cet art de la rhétorique, cette manière de présenter les choses tout en douceur est une arme véritable pour les parties extrémistes puisqu'il peut être utilisé comme moyen de faire passer ses idées en douceur. Utilisant les mots et maniant le verbe de manière à manipuler la population, le politiquement correct et une règle de savoir vivre en société dont il faut parfois se méfier. Il est apparu au Québec que ce risque a été compris et réfléchi, voilà pourquoi il est là-bas appliqué comme une règle qui pacifie les échanges, ou tout du moins qui limitait les conflits. Néanmoins le risque sera de créer une certaine soupape qui, malgré son rôle de régulateur, ne pourra plus évacuer la pression accumulée au fil des années et des non-dits, et finira par céder à la pression. Mais pour le moment il est clair que cette soupape fonctionne. Et ce politiquement correct va forcément de paire avec le respect de l'autorité et des règles qui aident à l'intégration.

La société québécoise, comme observée pendant ces quatre mois, nous apparaissait comme tout à fait intégrée dans les deux sens du terme : c'est-à-dire caractérisée par un degré élevé de cohésion sociale (à laquelle s'oppose donc l'anomie ou la désorganisation sociale) ainsi que par le partage des valeurs et des normes par les individus (à quoi s'oppose la marginalité ou l'exclusion).

## 2°) Le rôle des québécois.

Il est clair que l'intégration a été facilitée par tout ce qui a été mis en place par l'université d'accueil (l'université Laval). Peu de temps avant le début des cours une fête des étudiants étrangers était organisée, ce qui nous a permis de nous retrouver et de partager une soirée ensemble. La projection de films dans le « Grand salon », l'organisation de sorties par le « Club Laval » (où il était possible de faire du ski, de la raquette, un stage de survie, etc.), ont contribué à rapprocher les étudiants. De même, comme nous le disions dans la partie précédente, le système mis en place comprend tout à fait les attentes des individus ainsi que les attentes d'attentes. - Idée empruntée à la théorie des systèmes sociaux, de Niklas Luhmann, selon laquelle c'est en respectant les attentes que le système se perpétue et se stabilise. C'est pourquoi on aura des attentes d'attentes, ce qui correspond dans sa théorie à

l'observation de second ordre. On attend de l'étudiant qu'il attende tel comportement de sa part et de la part de son professeur ; c'est une observation du système par lui-même et cette auto-limitation renvoie à terme à une autonomie future du système qui n'aura alors plus besoin de l'environnement pour se mettre en place. -

Toutes les activités qu'il était possible de faire, tous les lieux de rencontre, tous les équipements renvoyaient à ce que l'on attendait d'une université, surtout d'une université étrangère. Le système québécois a bien compris la mécanique des structures à mettre en place pour ensuite laisser l'étudiant trouver son chemin et jouer le jeu, consciemment ou non, de son propre rôle.

Au-delà de ces structures mises en place, ce sont aussi les québécois eux-mêmes qui aidaient. Un très grand accueil m'a frappé dès le début. Je me rappelle, et cela ne se produira certainement jamais à Paris, que le jour de mon arrivée, je suis parti faire des courses et ai demandé sur le chemin à une québécoise si il était préférable de tout acheter dans le seul magasin ouvert à ce moment ou s'il valait mieux attendre le lendemain. Elle m'a proposé de m'accompagner pour faire les courses et de me conseiller sur les prix. Il y a encore plein d'exemples similaires qui montrent que les québécois sont accueillants.

Le système présent à Québec (par système on entend les individus et la structure dans laquelle ils évoluent) est bien pensée pour aider à ne pas se perdre, et à ne pas sentir de différence de traitement avec les québécois.

Notons aussi que les professeurs, sur place, étaient d'une grande aide. Ils prenaient réellement en compte la condition étudiante étrangère. Je me rappelle d'un professeur (Christian Poirier) qui m'avait conseillé certains endroits de la ville à visiter et certains restaurants réputés. Il me demandait aussi souvent à la fin de son cours comment se passaient mes études ici, et quelles difficultés je rencontrais. Ce fut aussi le cas pour Michel de Sève, professeur de « *Analyse des données I* », qui me demandait toujours pendant les pratiques sur ordinateur comment se passaient mes études, me parlait de la politique au Québec, et me demandait après celle en France. C'est donc que le corps enseignant à son tour fait tout pour que l'on ne se sente pas seuls. Ne sachant pas sur ce point comment ça se passe dans le cas de Paris VIII, je ne peux donc pas en faire la comparaison.

## B°) Le cas Sévillan.

### 1°) Mon intégration.

Tout d'abord précisons que l'intégration à Séville n'a pas été la même qu'à Québec pour la simple raison déjà que le mode de vie était différent, et ensuite de par le fait d'être arrivé au second semestre.

Séville est une ville bien plus animée par la fête que Québec (les étudiants sortent du mardi au samedi), et une ville où l'on retrouve aussi bien plus d'échanges universitaires (tout au moins c'est le sentiment que j'en avais). L'université Laval est constituée d'un campus à 10 ou 15 minutes en autobus de la ville, par contre celle de Séville en fait partie intégrante. Québec est une ville de fonctionnaires, Séville est une ville résidentielle et touristique, et l'urbanisme même des deux villes les conditionne à un fonctionnement bien différent.

Comme nous voyons dans l'annexe (Plan 1), la ville de Québec est très nettement séparée entre d'une part le campus (bâtiments de cours et résidences universitaires) ainsi que les habitations, et d'autre part le centre-ville historique (où l'on retrouve aussi des habitations). Il y a une cassure dans la manière dont sont faites la ville et la localisation de l'université ; deux mondes bien distincts sont visibles. À Séville en revanche les deux se mêlent, les différents campus sont intégrés à la ville et font partie intégrante de la vie quotidienne de chacun (cf. Annexe, Plan 1). Lorsque vous sortez d'un campus à Séville vous vous retrouvez directement dans la ville, dans le vrai Séville et non pas dans un monde enclavé qui sera celui de l'université et de l'ambiance étudiante. Il est très intéressant de noter qu'à Québec, chacun évoluait durant la plus grande partie du temps dans un espace exclusivement étudiant, et ce sans forcément s'en rendre compte. Même s'il est certain qu'il nous arrivait à plusieurs reprises de nous rendre en ville – que ce soit pour visiter ou autre – la plupart du temps passé lors de ce séjour se faisait dans l'enceinte universitaire : frontières non imposées auxquelles chacun se cantonnait la plupart du temps.

Il est évident que s'intégrer dans cet univers est bien plus facile et que les individus se rapprocheront d'autant plus qu'ils sont la majeure partie du temps en relation et en contact. À Séville en revanche la physionomie de la ville où chacun est plus séparé (même si l'ambiance y est plus festive) peut prêter à l'enclave, tout comme elle peut prêter à la rencontre puisque la petite taille de la ville fait qu'il est très facile de recroiser plusieurs fois une personne dans la même journée et les lieux de réunion et de rassemblement aidant.

Comme nous le dit la définition du métier d'urbaniste où il s'agit de donner une certaine lecture de la ville et du territoire, on comprend vite que rien n'est laissé au hasard. Son travail portera sur l'aménagement des espaces publics et privés, sur l'organisation du bâti et des

activités économiques, sur la répartition des équipements (services publics), et d'une manière plus générale sur la morphologie de la ville et l'organisation des réseaux qui la composent. Le travail de l'urbaniste ne doit justement pas réduire à un aspect réglementaire mais au contraire doit mettre en forme le projet territorial des collectivités. Il devra donc anticiper les besoins des populations (et ce grâce notamment aux études des sociologues, des géographes, des ingénieurs, des paysagistes, etc.) afin de proposer un développement urbain efficace sur le plan socioéconomique et durable sur le plan environnemental. La construction d'une ville en dit donc très long sur sa manière de fonctionner et sur la raison de sa construction ; elle aura un impact énorme sur la condition des individus, leur mode de vie et leur intégration.

Québec est construit à la manière des villes américaines (cf. Annexe, Plan 2), c'est-à-dire ville très carrée (du moins pour la partie moderne puisque le centre historique ressemble par moments aux rues parisiennes de Montmartre). Cette construction ainsi que la séparation entre université et résidences / ville montre certainement une intention claire de créer un espace propre à chaque fonction. Le fonctionnement très bureaucratique, très ordonné de Québec et la construction toute aussi droite de la partie moderne de la ville ne sont certainement pas innocents.

Attention, nous ne disons pas ici que les rues sévillanes, sinueuses à la manière des rues parisiennes, dénotent une même manière de fonctionner, mais disons simplement qu'à Québec la construction de la ville et son fonctionnement ont certainement à voir. Rappelons aussi que les dates de construction des deux villes ont joué un rôle énorme dans leur urbanisme respectif. Durant l'Antiquité (certains y faisant remonter la date de la création de la ville de Séville) l'on ne pensait pas au développement économique au sens moderne, au trafic ferroviaire, portuaire, à la circulation des piétons. Par contre, vers 1600 (date approximative de la ville de Québec), la donne était déjà bien différente. À la période s'ajoute la situation géographique. Québec vivant fortement sur le modèle étasunien et nord américain (très moderne et assez capitaliste), à l'inverse de Séville qui vit sur le modèle européen (ville très ancienne, touristique et beaucoup moins capitaliste), il est certain que les deux villes n'ont pas été construites avec les mêmes intentions.

L'organisation de Séville fait découvrir une toute autre manière de fonctionner et un tout autre rapport à l'autre. Même si les endroits pour se réunir (bars, restaurants, places) sont nombreux, il y en aura certains plus prisés que d'autres et où il est toujours possible de croiser les étudiants (cf. Annexe, Photos 3). Malgré la plus grande diversité des lieux qu'à Québec - où l'on retrouvait quelques cafétérias universitaires et où les étudiants étaient plus condensés -

cela n'empêche en aucune manière la densité des relations. L'intégration, en théorie et selon ce que nous venons de dire, doit être différente dans les deux villes. À Québec, elle se fera plus entre étudiants, et plus particulièrement ceux vivant en résidence, ainsi que dans un certain périmètre géographique, alors qu'à Séville elle sera plus ouverte à tous et se fera dans des limites moins fermées.

À Laval il s'est agi de rencontrer des individus en résidence et sur le campus, alors qu'à Séville il s'agissait davantage de rencontrer des gens dans toute la ville.

L'une relevait d'une intégration intra-universitaire, et l'autre d'une intégration que l'on pourrait qualifier de plus citadine, plus proche de la vie de tous les jours.

Après avoir fait un parallèle avec l'urbanisme et son incidence sur l'intégration de l'individu, nous allons maintenant raconter comment s'est déroulé notre intégration.

Etant arrivé au second semestre les choses ont été bien différentes puisque les groupes étaient déjà formés et les gens se connaissaient déjà. Le 29 janvier, date de mon arrivée, certains étudiants qui étaient là depuis cinq ou six mois déjà, avaient déjà construit leur réseau social. Quelle est donc l'utilité pour ces étudiants de s'ouvrir aux nouveaux arrivants ? Voyons ici la question sous un angle sociologique et en mettant de côté tout comportement sentimental. Un individu qui s'est déjà intégré et qui se sent aujourd'hui bien dans son réseau social n'aura aucun intérêt, et certainement aucune envie, d'aller vers les nouveaux arrivants. Le coût, lui apparaîtra plus élevé que le profit. C'est ce que l'on a observé. Je me rappelle qu'au moment d'entrer dans la salle pour mon premier cours, j'ai vu plusieurs groupes un peu partout dans toute la salle, formés en ronds. C'est-à-dire fermés sur eux-mêmes et sur chaque élément du groupe. Il est donc assez difficile d'arriver et de tenter de rompre ce cercle pour en faire partie. Il est tout aussi intéressant et certainement très utile de voir la situation du point de vue du groupe. Sa dynamique est régulée selon chaque maillon, selon chaque individu, et un groupe fonctionnant bien ainsi ne voudra pas forcément faire l'effort de familiariser un nouveau maillon sous prétexte d'agrandir la chaîne. Nous avons tenté de voir si il y avait oui ou non un effet de groupe, si les individus se renfermaient sur eux-mêmes une fois en groupe, mais nous n'avons pas pu réellement le constater. Parmi les étudiants Erasmus il y avait une assez grande ouverture, une facilité à accepter l'autre ; très certainement que chacun devait se rappeler l'appréhension qu'il avait quant au fait de ne pas s'intégrer lors de son arrivée. Je me rappelle que des amis de mes colocatrices m'ont donné leurs numéros de téléphones et leurs courriels en me disant que si j'avais besoin de quoi que ce soit je pouvais les appeler.

L'intégration ne s'est donc pas réellement faite de par les cours, tout du moins au début, mais plus par les connaissances de mes colocatrices italiennes ; rencontrées à plusieurs reprises lors de dîners et de sorties (tous italiens).

Lorsque nous étions arrivés dans l'hôtel, peu de monde s'y trouvait. Etant arrivé en fin janvier alors que les cours commençaient le 11 février, la plupart avait déjà trouvé leur appartement et était installé. Comme étudiants à la recherche d'un logement seul deux belges et trois françaises s'y trouvaient, avec qui nous avons gardé contact. Il n'a pas pu être possible de commencer à ce moment à réellement se faire des amis puisque très peu de personnes étaient là. Avant de venir, j'avais espéré débiter là, moment qui me paraissait crucial, à créer mon réseau social. Pour beaucoup, il a été un moment décisif : rencontrer du monde en faisant les démarches au même moment et garder le contact par la suite. Mes colocatrices par exemple m'ont raconté qu'elles avaient connu leurs amis, avec qui elles sont restées durant toute l'année, dans l'hostal où elles étaient au début. De même, plusieurs m'ont rapporté avoir noué des relations dans ces endroits dont tout le monde en avait la même attente. Ayant pensé à l'intégration québécoise, ayant vu le milieu étudiant en échange universitaire, j'avais tout de suite imaginé que ce moment serait lui aussi un moment informel à l'image du distributeur de boisson. J'avais quelque peu « planifié » mon intégration, ou tout du moins le début puisque j'avais compté sur l'hôtel pour réellement débiter les rencontres. Là aussi, il est intéressant de penser que ce lieu répondait à des attentes communes à chacun, des attentes que personne n'évoque directement au début mais qui sont clairement présentes (cf. II°, A°, 1°), page 24).

L'intégration est aussi passée par la culture et les mœurs. Une chose nous a directement marqué lors de notre arrivée, il s'agissait du manque de politesse dont faisaient preuve les sévillans. Même s'ils peuvent être assez accueillants une fois connus, il n'est pas dans leurs habitudes de dire « bonjour » ou « au revoir » lorsque vous entrez dans un magasin. L'exemple du commerce nous paraissait assez révélateur puisqu'il s'agit là d'un domaine où l'on se doit d'être accueillant et savoir recevoir le client. Dans la vie de tous les jours aussi il n'est pas d'usage d'entendre de tels mots de politesse. C'est d'ailleurs un contraste saisissant entre le moment où vous parlez la première fois à un espagnol et le moment où vous le connaissez bien.

Ce manque de politesse va de paire avec le manque de tact. Au politiquement correct que l'on retrouve au Québec s'oppose ici une certaine agressivité par moments. Je me rappelle avoir assisté lors de la Féria (fête d'une semaine très populaire en avril) à une scène plus qu'étonnante puisque des policiers étaient en train de frapper un gitan qui faisait de la



musique dans l'enceinte de la Féria. Si nous précisons ici qu'il s'agit d'un gitan c'est en raison des problèmes évidents, ainsi que du racisme, qu'il y a entre les espagnols et cette population. La personne en question n'était en rien hors la loi puisque ne faisant que jouer de la musique lors d'une fête dansante. De même dans la vie de tous les jours on sentait que les deux communautés ne s'entendaient pas très bien. Il faut donc se demander quelle est la meilleure solution entre avoir un politiquement correct qui, de temps en temps, prend des chemins détournés pour parler de certains sujets mais qui permet de garder une certaine cohésion dans la société, ou bien une culture plus brutale et une politique moins nuancée. Il s'agit bien ici de politique puisque ces policiers, représentant l'Etat, ne peuvent se permettre d'agir selon leur seule volonté, leurs seules opinions et idéaux. Ils sont dans l'obligation de respecter les lois et ne peuvent se permettre de frapper un individu sous le seul prétexte qu'il soit gitan.

## 2°) Le rôle des sévillans.

Nous voudrions commencer cette section en reprenant l'idée des groupes espagnols déjà formés rencontrés sur place. Il était visible que leur ouverture, tout du moins au début, paraissait difficile. Eux ne sont pas étudiants étrangers, eux ne se retrouvent pas dans un pays étranger, eux n'ont pas forcément la nécessité d'aller vers les autres parce qu'ils craindraient de se retrouver seuls. Ils se retrouvaient tout simplement dans la routine, chaque jour qui pour moi était à part, faisait pour eux partie de leur quotidien. C'est à Séville que nous avons réalisé la position dans laquelle ils se trouvaient, c'est là bas que nous avons compris qu'ils étaient dans la position dans laquelle nous étions à Paris VIII.

Nous remarquons de leur part une certaine fermeture dans le sens où eux ne venaient pas voir les étudiants Erasmus pour les accueillir et discuter avec (chose que ne font pas non plus les étudiants de Paris VIII envers les étudiants étrangers). Néanmoins ils s'ouvraient très facilement lorsque nous allions vers eux et nous posaient beaucoup de questions quant au pays d'où nous venions, à ce que nous faisons, etc. Pour résumer, les étudiants espagnols n'ont pas joué un rôle énorme dans notre intégration puisque nous fréquentions plus les autres étudiants en échange. Néanmoins, il faut préciser qu'ils n'étaient pas, en règle générale, fermés à un autre élément et que les groupes ne rejetaient pas les nouveaux venus. Même s'ils n'allaient pas non plus à leur rencontre.

Mais les sévillans ne se limitent pas aux étudiants, il s'agit aussi des membres de l'université chargés de l'accueil des étudiants étrangers, des professeurs.

En ce qui concerne les chargés d'Erasmus il est certain que leur aide a été minime, voire nulle. Il ne s'agit pas là d'une opinion juste personnelle puisque tous étaient d'accord pour dire qu'effectivement les informations données étaient assez pauvres et ne répondaient presque jamais aux attentes. Nous devons admettre que le bureau des relations internationales ne faisait que nous renvoyer vers d'autres bureaux sans presque jamais nous donner l'information adéquate. De plus les bureaux vers lesquels nous étions redirigés ne savaient pas non plus répondre à nos questions. Nous avons donc ressenti la différence d'avec Québec, la différence d'informations (aussi bien quantitative que qualitative) ainsi que le soutien.

Il a été assez choquant de voir le refus de certains professeurs face aux demandes étudiantes. Il m'est arrivé de demander à m'arranger avec une professeur de statistiques (le cours étant fait pour des étudiants en mathématiques) en rendant un travail en plus. J'avais expliqué que j'étais étudiant en sociologie et que je n'avais pas trouvé d'autres cours de statistiques qui correspondrait d'avantage à ce que je recherchais et qui seraient plus faciles, mais que j'étais prêt à faire des efforts et à travailler plus. J'avais donc demandé à faire un travail supplémentaire pour tenter de relever ma note, mais la professeure en face était on ne peut plus rigide et me répondait que si elle faisait une exception pour moi elle devrait en faire pour tout le monde. Il est certain que cet argument est recevable, mais il nous paraissait incroyable de voir une telle rigidité et de voir qu'il n'était en aucun cas possible de trouver une solution. Il est certain que cette situation au Québec, au vu de la manière dont les professeurs faisaient cours et leur rapport aux étudiants, aurait pu trouver une solution. Mon cas n'était pas un cas isolé puisqu'une de mes colocatrices m'a aussi raconté une histoire similaire, d'autres amis ayant aussi connu la même expérience. Pourtant il est vrai que nous avons rencontré certains professeurs compréhensifs de la condition étudiante et qui tentaient effectivement de comprendre les étudiants étrangers et de faciliter leur échange universitaire. Le rôle des sévillans a été bien moins grand que le rôle des autres étudiants étrangers puisqu'ils ne facilitaient presque jamais les choses, et que les rencontres se faisaient d'avantage entre étudiants Erasmus.

Néanmoins, il faut noter que le cours d'espagnol pour étudiants Erasmus dispensé par l'université de Séville a permis à bon nombre d'étudiants de se rapprocher et de se rencontrer. La pédagogie adoptée dans ce cours était réellement bonne puisqu'il était formellement interdit de parler une autre langue que l'espagnol, et il fallait faire les exercices avec un

étudiant d'un autre pays que le sien. Ainsi nous étions forcés d'améliorer notre espagnol et cette manière de fonctionner rapprochait grandement les étudiants entre eux. En cela, il est clair que l'université de Séville a tout de même joué un rôle dans l'intégration à la vie universitaire.

### **III°) Deux mobilités en une année, est-ce un bon choix ?**

#### **A°) Difficile de garder ses repères.**

Il est très difficile de garder ses repères quand dans une même année vous évoluez dans deux universités différentes ; qui plus est dans deux pays différents.

Je me suis rendu compte après le départ du Québec que les quatre mois passés là bas étaient trop peu. Ce fut simplement le temps de trouver ses repères, de se construire son réseau social qu'on a déjà l'impression de partir. Il est donc assez déroutant pour un individu de devoir laisser derrière lui cette vie construite pendant quatre mois, de retourner vingt huit jours à Paris, et finalement repartir six mois dans un autre pays. Arriver à Séville signifie donc devoir répéter les mêmes actions ; devoir de nouveau s'occuper des inscriptions administratives, devoir de nouveau aller vers les autres et apprendre à les connaître. Nous devons avouer que là a été une de nos plus grandes difficultés et la raison pour laquelle nous avons mis un certain temps avant de vouloir refaire cette intégration. Comment garder par la suite des repères pris en quatre mois et qui constituaient les premiers lors d'un échange universitaire ? Il est extrêmement difficile de pouvoir et, par-dessus tout de vouloir, tout recommencer à zéro.

Voilà pourquoi, à Séville, j'ai eu dès le début quelques difficultés, étant pourtant très sociable, à aller vers les autres. Les bases que j'avais étaient celles de Québec et l'expérience vécue là bas m'avait marqué au point que j'y pensais constamment. Je comparais chaque situation que je vivais à Séville à celles que j'avais rencontrées à Québec. Je ne pouvais m'empêcher d'être nostalgique et de vouloir y repartir. J'en ai plusieurs fois discuté avec un ami espagnol en m'excusant s'il m'arrivait d'être distant, et que c'était parce que je pensais encore à Québec.

En y repensant il s'agit à peu près de la situation que vivent certains lorsqu'ils déménagent constamment. Je savais, ou plus précisément je le réalisais en arrivant à Séville, que j'allais devoir la quitter six mois plus tard. À quoi bon alors tenter de s'intégrer si l'on sait que l'on

partira ? Si l'on sait qu'il sera difficile de tout quitter si l'on s'attache trop ? Ces questions sont celles que je me suis posées et qui m'ont freiné pour aller vers les autres.

Les repères passent aussi par les us et coutumes. J'étais maintenant habitué à dîner aux alentours de sept heure du soir, et je me retrouvais dans un pays où l'on mangeait à onze heure, voire minuit. Il s'agissait de passer d'un pays davantage calqué sur le modèle étasunien à un pays aux influences arabes (architectures, mets). Il était aussi question de passer d'un contact permanent avec les autres étudiants à un isolement chez soi et une séparation des lieux de vie.

### B°) Remarques sur Paris VIII.

Bien que nous en ayons déjà parlé dans ce mémoire, il nous paraissait primordial de dédier une section entière à la réflexion que nous avons eu au sujet de Paris VIII.

Tout d'abord, en comparaison avec ce que nous avons vu à Québec, les cours de Paris VIII nous apparaissent assez pauvres par moments. Les références ne sont qu'exclusivement sociologiques et aucun effort n'est fait pour ouvrir le champ et la réflexion.

Ensuite comment pouvoir enseigner correctement si le professeur ne peut pas s'appuyer sur un support physique ; une image, un site Internet, une vidéo ? Je me rappelle certains professeurs à Paris VIII qui faisaient circuler une image illustrant leurs propos. Mais l'étudiant n'aura pas t-il l'attention trop portée sur ce qu'il a entre les mains ? Avoir cette image dans les mains un moment limité, parce qu'il va bientôt devoir la faire passer, va capter toute son attention l'espace de cet instant, l'obligeant ainsi à rater certains éléments cités qu'il aurait pu trouver intéressant. Projeter une image sur le mur donne la liberté à l'étudiant de choisir le moment où il écoute ce qui est dit, s'en sert, et tente d'analyser ce qu'il voit. Ce serait normalement à l'étudiant de décider quand est-ce qu'il devrait prêter attention à la photographie, non au professeur. Aller sur un site Internet pendant l'explication appuiera les propos, pourra faire naître chez l'étudiant un certain questionnement, lancer un débat.

Il est très important d'avoir un support visuel. La seule explication verbale ne suffit pas. Lorsque l'on nous parle de sociologie urbaine et de grands ensembles, il serait intéressant d'en montrer des vues aériennes, de les comparer à d'autres constructions. Le verbal fait intervenir les connaissances, mais dans ses limites l'imagination prendra le relais. Peut-on se contenter d'imaginer au risque de se tromper et de mal interpréter ce qui est expliqué ?

Cette question du matériel nous a fait penser à la question de la gratuité des études. Le simple coût des photocopies pour tous les étudiants de l'université Paris VIII doit être très élevé. Pourquoi alors ne pas les faire payer comme à Québec et à Séville ? Cela permettrait d'équiper, sur un an, au moins une salle avec un rétroprojecteur ou une connexion internet. Nous ne voulons pas faire un plan détaillé des économies à faire, mais juste dire que les étudiants pourraient faire un effort et payer certaines choses qui allègeraient grandement le budget de l'université. Nous ne pensons pas qu'il faille payer des droits d'entrée élevés, mais plutôt que les étudiants doivent se prendre en charge et ne doivent pas tout le temps compter sur le système éducatif.

Cela créera aussi certainement plus d'engouement de la part des étudiants étant donné qu'ils se sentiront davantage concernés du fait de payer. Ils liront certainement les photocopies si ils payent plutôt que de les ranger dans leurs classeurs sans jamais les en sortir.

Il s'agit d'un avantage énorme que nous offre le système éducatif français, mais si nous ne voulons pas qu'il s'effondre sur lui-même, il faudrait peut-être l'aider et participer.

Enfin, il nous paraît une bonne idée que d'intégrer dans le cursus un stage, à l'étranger ou non. L'inter-semestre dure un mois, pourquoi alors ne pas le faire dans ce laps de temps ? La sociologie à Paris VIII est très abstraite et manque de cas concret. Pourquoi ne pas apprendre durant un mois - ou même plus si l'on allongeait cet inter-semestre - au C.N.R.S., au C.E.S.D.I.P. ? Premièrement les étudiants apprendraient comment mobiliser ce qu'ils ont appris dans un cas concret, ensuite cela leur donnera des idées sur leur futur métier.

### **Conclusion.**

Il est assez difficile de devoir terminer ce mémoire. Il est difficile de se dire qu'il clôture cette année passée à l'étranger. Il est aussi difficile de ne pas être tenté de terminer sur une note sentimentale.

Une conclusion doit amener à repenser son expérience, à prendre du recul et à en tirer quelques idées principales. Je voudrais tout d'abord dire que ne pas partir en échange serait une des plus grosses erreurs qu'un étudiant puisse faire. Véritablement, il s'agit d'une chance que l'on n'a qu'un laps de temps bien précis et qu'il faut saisir. Ce programme vous permet

tout simplement de voyager, de connaître autre chose que son propre milieu, que son propre pays. Depuis la première année, on nous parle d'éviter l'ethnocentrisme et de tenter de voir les choses avec un nouveau regard. Comment donc avoir un nouveau regard si l'on ne se cantonne à ne voir qu'une partie de l'ensemble, une partie infime qui ne reflète en rien ce qui se passe ailleurs ? Comment comprendre ce qui se passe en France sans regarder ce qui se passe à l'étranger ? Comment voir la spécificité d'un fait social sans le comparer à un autre ? Comment donc étudier la sociologie sans aller à l'étranger ?...

Je parle ici de mieux comprendre le cas français, de mieux comprendre la dynamique même du pays. Il a été impressionnant de voir la manière dont a évolué mon regard quant à la France, ses problèmes, ses avantages, ses composantes... Avoir vu ce qui se passait ailleurs m'a bien éclairci les idées et a donné une nouvelle dimension à mon rapport au cas français. C'est en voyant qu'au Québec il n'y avait pas les mêmes problèmes entre jeunes et Police, qu'à Séville il s'agissait d'une opposition espagnols/gitans que j'ai encore réalisé que chaque pays a son lot de problèmes propres.

On peut s'en douter, on peut aussi le savoir en lisant ou en regardant des reportages, mais dans tout le cas on ne le saura pas aussi bien qu'en le voyant.

## **Bibliographie.**

### **Internet.**

1. <http://thecanadianencyclopedia.com/index.cfm?PgNm=TCE&Params=f1ARTf0001104>
2. <http://mailisaseville.canalblog.com/>
3. <http://prevert.upmf-grenoble.fr/SpecialiteSC/Sujet%20de%20stage/sujetfinal.pdf>

### **Livres.**

1. Dr CREVIER-BUCHMAN Lise, 2005, *Etude de la voix et de la parole : la perception*, Paris, 28 pages.
2. CASTAREDE Marie-France et KONOPCZYNSKI Gabrielle, 2005, *Au commencement était la voix*, Erès, 256 pages.
3. MERLEAU PONTY Maurice, 1945, *Phénoménologie de la perception*, Edition Gallimard, 531 pages.
4. GARCIA AMADO Juan Antonio, 1989, *Introduction à l'œuvre de Niklas Luhmann*, paru dans « Droit & Société » n°11-12, 37 pages.

**ANNEXE.**



**Photo 1.**



Source : <http://medias.lepost.fr/ill/2008/05/07/h-3-1190140-1210146283.png>

Cette image représente les différentes tailles de cafés qu'il est possible de se servir au Starbucks Coffee (très prisé au Québec et qui s'est implanté en France). À noter que la plus part du temps les gens utilisent les deux plus grandes tailles. On voit bien la différence avec les proportions françaises.

**Photo 2.**



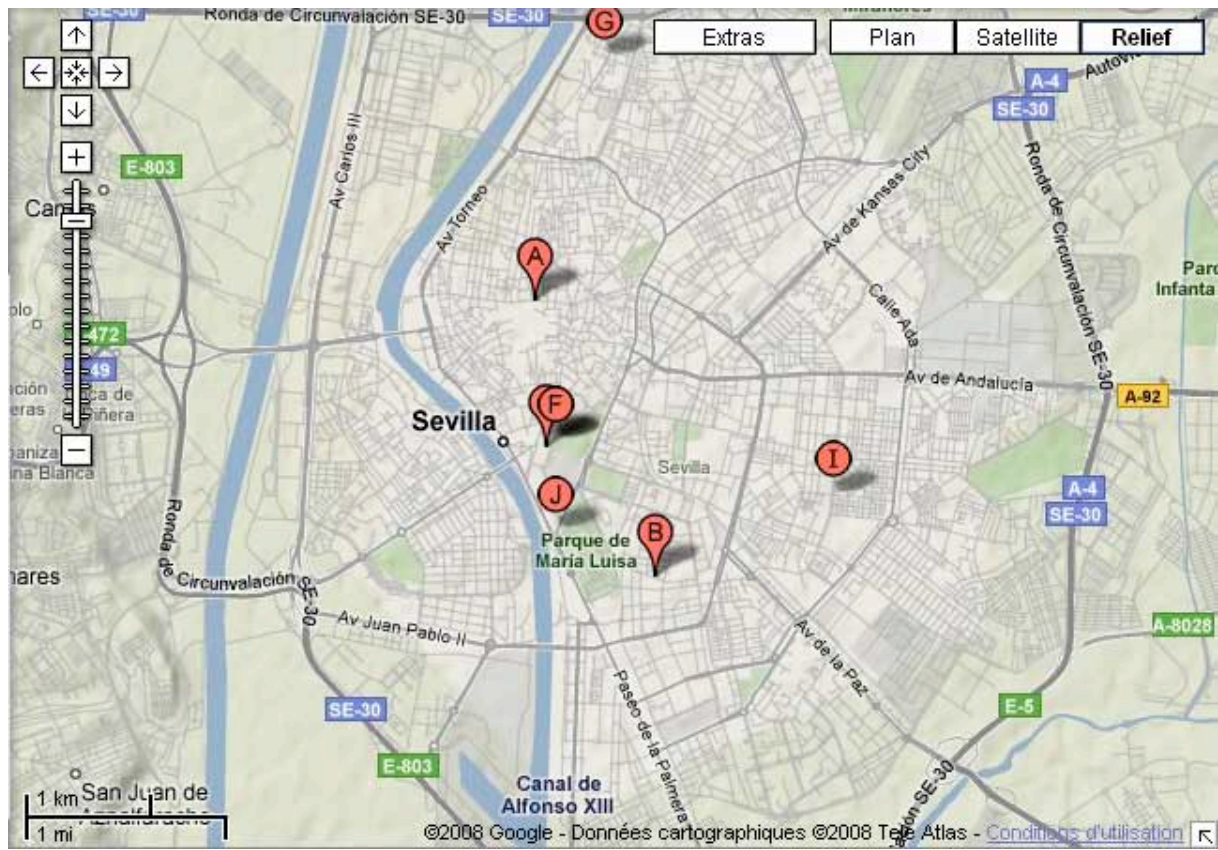
Source : moi-même / Photo de la résidence Alfonse-Marie Parent (A.M.P.), août 2007.



Source : moi-même / Fontaine centrale de la résidence A.M.P., août 2007.

## Plan 1.

### - Plan de Séville :

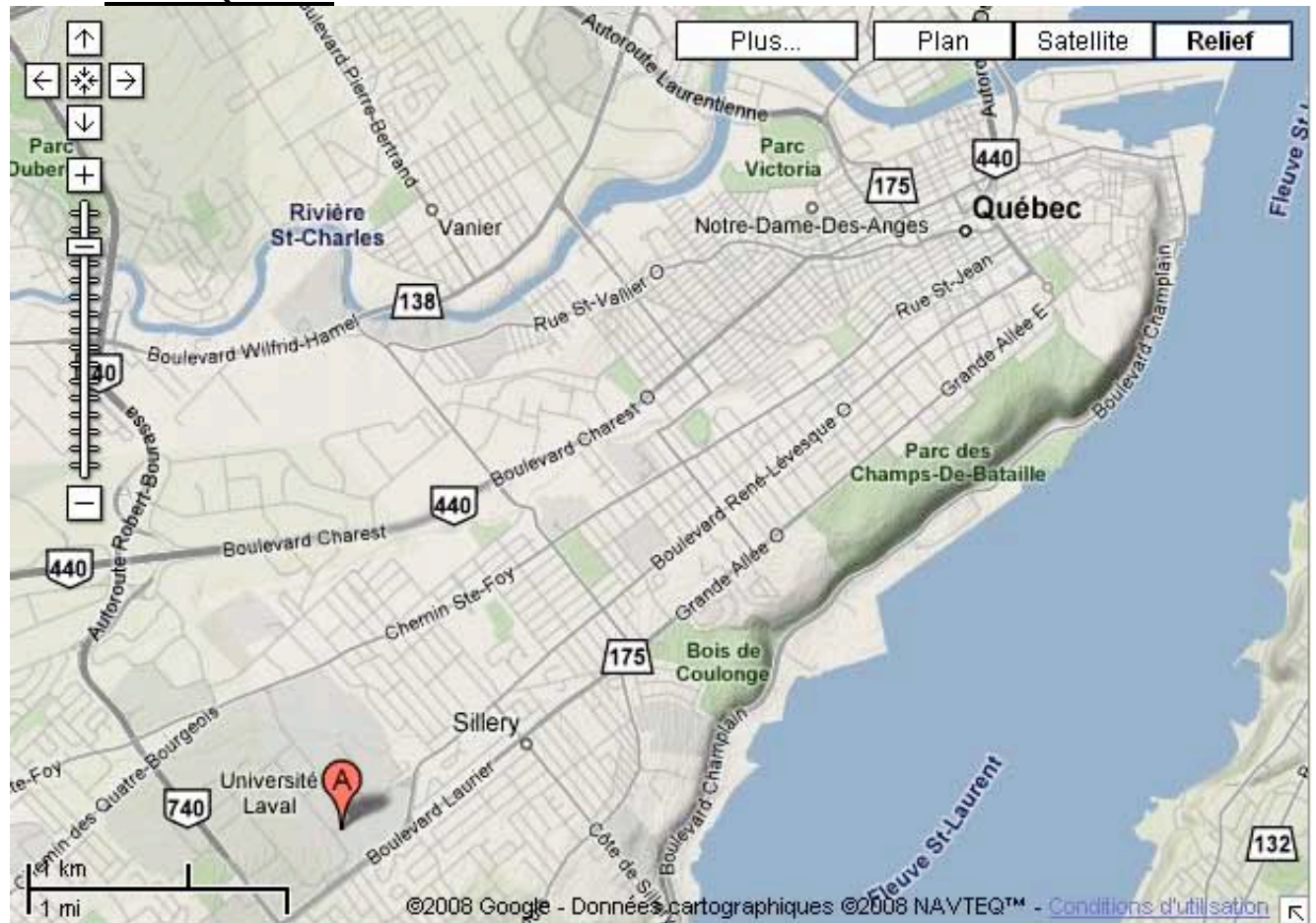


Source : Google Maps – juin 2008

Contrairement à l'université Laval, l'université de Séville fait partie même de la ville ; les lettres représentant les différents campus de l'université. Cette répartition urbaine aura un impact certain sur la manière de se déplacer lors de la fin des cours, les lieux à fréquenter, l'itinéraire emprunté, etc. Comme nous l'expliquions dans la mémoire, nous ne retrouvons pas une zone universitaire immense qui soit enclavée. Il y a les différents campus faisant partie de la ville dans lesquels l'université sera présente. Il est certain que cet univers débordera dans la ville, ou plus exactement on retrouvera dans la ville l'ambiance festive estudiantine. Mais dans la vie de tous les jours chacun, étudiant comme travailleur, évolue dans le même environnement. Il n'y a pas de monde étudiant séparé du monde rural même.

## Plan 2.

### - Plan de Québec :



Source : Google Maps – juin 2008

Comme nous le voyons ici l'université Laval (indiquée par un « A » rouge) est bien éloignée de la ville de Québec même avec une quinzaine de minutes en autobus. Notons aussi le style très nord-américain de la ville avec réellement des rues droites et parallèles en ce qui concerne la partie nouvelle de Québec. Pour la partie ancienne, là où est écrit « Québec », nous remarquons que les rues sont plus à la façon parisienne avec des rues sinueuses.

La cassure dont nous parlons dans le 1°) B°) du II°) renvoie véritablement à ce que nous voyons ici. Le monde de l'université Laval est enclavé dans le monde résidentiel, bien moins animé que le monde du centre-ville, et la rupture entre les deux est bien palpable sur place. Il est possible d'imaginer que la zone résidentielle soit quelque peu animée et que la différence ne se fasse pas vraiment ressentir avec le centre ville, mais sur place cette différence est bien visible. Il est d'ailleurs possible d'imaginer que la technique du zonage a été appliquée à Québec. Il faut bien comprendre que nous ne parlons pas ici de zonage pour les commerces et

les zones marchandes, mais simplement dans le cas de la séparation entre monde universitaire-résidences et centre ville.

### Photos 3.

#### Alameda de Hercules :



Source : <http://flickr.com/photos/stobles/740840993/>

#### Alfalfa :



Source : [http://lh3.ggpht.com/\\_ckumr-isfs8/RnbTUQhXyol/AAAAAAAAADrI/35x2GIJAmYo/Sean%27s+pictures+3+025.jpg](http://lh3.ggpht.com/_ckumr-isfs8/RnbTUQhXyol/AAAAAAAAADrI/35x2GIJAmYo/Sean%27s+pictures+3+025.jpg)

### El Salvador :



Source : [http://farm1.static.flickr.com/207/485195394\\_674cd8526e.jpg?v=0](http://farm1.static.flickr.com/207/485195394_674cd8526e.jpg?v=0)

Ces trois lieux sont les plus prisés par les étudiants pour faire la fête. Il est de coutume de se réunir dans un premier temps sur ces places pour boire, et ensuite aller en discothèque pour prolonger la fête. La culture étudiante étant là-bas boire jusqu'à l'ivresse, et les prix des boissons alcoolisées en discothèque étant parfois trop élevés, les étudiants se réunissaient là et amenaient chacun sa bouteille d'alcool.